Skulls

INAUGURATION

DE LA STATUE

DU

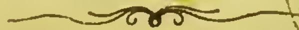
BARON LARREY,

CHIRURGIEN EN CHEF

DES ARMÉES

DU PREMIER EMPIRE





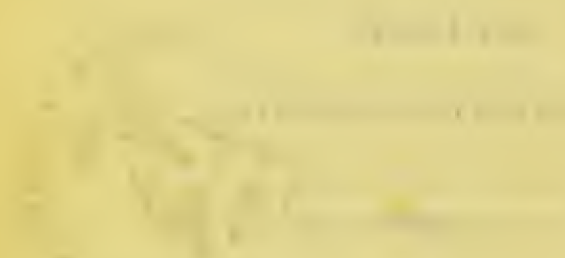
DISCOURS

Prononcés dans la solennité qui a eu lieu à Tarbes, le 15 août 1864.



TARBES

TYPOGRAPHIE DE TH. TELMON.



INAUGURATION

DE LA STATUE

DU

BARON LARREY

Le département des Hautes-Pyrénées a celébré la fête nationale du 15 août en inaugurant la statue érigée, dans la ville de Tarbes, à la mémoire de Larrey, chirurgien en chef des armées du premier Empire.

Cette solennité, qui est venue donner satisfaction à d'unanimes et profonds sentiments de vénération et de reconnaissance, a offert un des plus beaux et des plus touchants spectacles que l'on puisse voir. Le concours de la population était immense ; toutes les parties du département, toutes les classes de la société avaient eu à cœur d'être représentées dans cette fête que tous considéraient comme une fête de famille.

Vers quatre heures, le cortége qui s'était formé dans la cour de l'hôtel de ville, pour conduire, au lieu de la cérémonie, M. le baron Larrey, fils de l'illustre chirurgien, se mit en marche. Ce cortége se composait de toutes les autorités, des membres de la commission municipale et du comité de souscription pour l'érection de la statue, et d'un grand nombre de notabilités de la ville de Tarbes et du département.

M. Jules Cloquet, de l'Institut, membre de l'Académie de médecine, M. Cazalas, inspecteur du service de santé militaire, M. Joly, professeur à la Faculté des sciences de Toulouse, M. A. Jubinal, membre du corps Législatif, fondateur et président à vie de la Société académique des Hautes-Pyrénées, étaient groupés autour de M. le baron Larrey.

A son arrivée sur le cours Napoléon et lorsqu'il entra dans l'enceinte réservée où se pressait la foule des invités, M. le baron Larrey et les honorables personnages qui l'accompagnaient furent salués par les manifestations les plus sympathiques. M. le baron Larrey fût conduit sur l'estrade d'honneur où le vénérable représentant de la religion dans cette solennité, Mgr Laurence, vint s'asseoir auprès de lui.

Quand l'assistance eut pris place, le voile qui couvrait la statue, tomba ; et l'image de Larrey, pleine de noblesse et d'animation, et exprimant, avec une vérité saisissante, les sentiments dont le pénètre le testament de Sainte-Hélène, qu'il presse sur son cœur, apparut aux yeux de la multitude qui remplissait la vaste promenade et ses abords. L'émotion fut profonde, et des applaudissements prolongés accueillirent ce fidèle portrait du grand homme et cette belle œuvre de l'artiste.

M. Garnier, préfet des Hautes-Pyrénées, M. Jules Cloquet, au nom de l'Académie de médecine, M. Cazalas, au nom du corps

médical militaire, M. A. Jubinal, président fondateur de la société académique, M. Joly, représentant de l'académie impérial de Toulouse, ont pris successivement la parole.

En lisant ces discours, ceux qui n'ont pu les entendre se joindront aux applaudissements qu'ont excités les orateurs qui, déployant tour à tour, avec éclat, l'éloquence du sentiment, du patriotisme, de l'histoire et de la science, ont rappelé toutes les qualités de Larrey et tous ses services, et, en présence de son fils, de sa famille et de ses concitoyens pénétrés d'attendrissement et de gratitude, ont honoré sa mémoire par l'hommage le plus digne et le plus complet qu'on puisse lui rendre.

Dans le cours de la cérémonie, deux cantates ont été chantées. L'une a été composée par M. Dancla, professeur au conservatoire, qui en avait confié l'exécution à l'orphéon du Prince-Impèrial. L'autre est l'œuvre de M.Adam, chef d'orchestre de la société philharmonique de Tarbes; elle a été exécutée par l'orphéon de cette société, auquel s'étaient joints les élèves de l'école normale. Le talent et les heureuses inspirations des deux compositeurs ont été chaleureusement applaudis.

Lorsque la fête de l'inauguration fut terminée, le cortége se remit en marche pour reconduire M. le baron Larrey et sa famille à l'hôtel de la Paix. En ce moment, voyant s'avancer au milieu d'elle, les yeux encore

humides des pieuses larmes qu'il avait versées, le digne héritier du bienfaisant génie, des vertus et du dévoûment de celui dont le pays natal venait de célébrer la gloire, toute la population éprouva une de ces émotions qu'il est impossible de décrire. Les flots de la foule s'ouvrirent et s'arrêtérent dans un profond silence. Par un mouvement pour ainsi dire électrique de sensibilité et de respect, qui alla droit au cœur de M. le baron Larrey, tous les fronts se découvrirent, et s'inclinèrent sur le passage du fils qui ressemble si bien à son père.

SEPTAVAUX,

Rédacteur de l'*Ere Impériale.*

Les discours ont été prononcés dans l'ordre suivant :

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. LE PRÉFET.

« Messieurs,

« Il y a quatorze ans, une imposante cérémonie rassemblait à Paris les chefs de l'armée, de l'administration, de la magistrature, les représentants de la science, ceux de la nation tout entière. Le 8 avril 1850 avait lieu l'inauguration de la statue élevée, dans la cour du Val de-Grâce, à la mémoire de l'illustre Larrey. Une émotion profonde s'empara de cette réunion d'élite, lorsque la voix du président de l'assemblée Législative (M. Dupin) fit entendre ces paroles qui résumaient toutes les gloires de l'homme éminent que nous honorons : « *Larrey a bien mérité de l'armée, bien mérité de la science, bien mérité de la patrie; il a bien mérité de l'humanité.* »

« Cette fête nationale était plus grandiose et plus éclatante sans doute que celle que nous célébrons aujourd'hui sur un théâtre plus modeste. Mais la nôtre n'a-t-elle pas un caractère plus intime et plus touchant? C'est le pays natal qui se glorifie dans la personne d'un de ses plus dignes enfants, et qui, en rendant hommage à l'un de ses illustres citoyens, se grandit lui-même; car si Larrey appartient à la France, à l'humanité tout entière, sa gloire est d'abord le patrimoine de la contrée qui lui a donné le jour.

« Ce monument, élevé dans le quartier militaire de la ville, sous les yeux de nos braves régiments, leur rappellera ce que l'armée doit au grand chirurgien, surnommé *la Providence du soldat.* Il inspirera aux populations l'amour de la gloire, les nobles sentiments qui

forment les grands citoyens. Toutes les fois qu'une pensée élevée, le récit d'un acte d'héroïsme, l'histoire d'une vie irréprochable pénètrent au cœur du peuple, ils réveillent les nobles instincts, ils exercent une contagion salutaire.

« Larrey, disons-le bien haut, car pour lui nous sommes la postérité, *Larrey a bien mérité de la patrie et de l'humanité* : de la patrie, en lui conservant des fils armés pour sa gloire et sa défense : de l'humanité, car elle a profité tout entière de son dévouement, de ses travaux, des progrès que lui doivent la chirurgie, et le service des ambulances militaires ; et vous le savez, pour lui, un ennemi blessé fut toujours un homme à secourir.

« Ce noble cœur qui portait à l'espèce humaine un amour, en quelque sorte religieux, s'est manifesté dans tous les actes de sa vie. Chacun a lu les récits douloureux de la peste de Jaffa. L'histoire et la peinture nous ont conservé le tableau de tant de misères, et les grandes figures des hommes dont le nom reste attaché à ce triste et glorieux épisode de la guerre d'Egypte. Larrey est l'un de ces hommes.

« En 1813, après Lutzen et Bautzen, il donne toute la mesure de son caractère humain et généreux, en réhabilitant les jeunes soldats que l'on accusait de s'être volontairement mutilé les doigts. Ah ! ceux qui portaient un semblable jugement contre les enfants de la France en connaissaient bien mal les sentiments d'honneur et les instincts guerriers. Défenseur de l'armée, Larrey seul protesta contre ces accusations qui avaient trouvé créance dans l'esprit des généraux. Il eut le courage et le mérite d'arrêter l'exécution de mesures aussi sévères qu'imméritées. Les inspirations de son cœur et de sa grande intelligence lui avaient fait pressentir la vérité, qui, grâce à la fermeté de son caractère, fut rendue manifeste.

« Ce qui frappe le plus dans ce noble incident de sa carrière militaire, c'est à la fois ce dévouement ardent pour l'humanité qui lui fait solliciter et entreprendre une tâche délicate et périlleuse ; c'est aussi son dévouement non moins grand à l'Empereur. Il s'oublie tout entier pour épargner à Napoléon une erreur qui va coûter la vie à de braves jeunes gens, et priver la patrie de ceux-là mêmes qui viennent de verser leur sang pour elle. Oui ! l'Empereur avait dit une parole profondément vraie, un souverain est heureux d'avoir auprès de lui de pareils hommes.

« Si les limites d'un discours public ne m'imposaient une mesure, je pourrais, messieurs, citer d'autres traits en l'honneur de Larrey et chercher dans les pages de sa vie de nobles enseignements. On se plaît en effet à s'étendre sur les vertus de cet homme de bien, à le proposer pour exemple et pour modèle.

« La mort de Larrey fut le couronnement de sa belle existence. Chargé d'une mission importante, en Algérie, à un âge déjà avancé, il y puisa les germes d'une maladie qui mit fin à ses jours dès qu'il eut touché le sol de la France. Destinée bien digne d'admiration ! Larrey devait trouver la mort sur son champ de bataille, comme le soldat qu'il aimait, en remplissant encore un devoir de dévouement à l'armée ; sur cette même terre d'Afrique, qui avait vu le commencement de sa réputation et de sa gloire.

« Contemplons avec orgueil, saluons avec respect ce monument qui transmettra à la postérité les traits de l'homme de bien, du grand citoyen né dans ce beau pays. L'airain dont il est formé durera moins, je l'affirme, que le souvenir de ses vertus. C'est la véritable immortalité ici-bas ; celle du bien qu'on fait parmi les hommes, et qui laisse une trace ineffaçable de notre passage.

« Il est encore une loi providentielle qui prolonge en quelque sorte notre existence sur la terre, et transmet notre mémoire aux temps à venir. Nous revivons dans nos enfants par les qualités morales autant que par la forme physique. L'illustre Larrey a laissé un fils qui suit la même carrière que lui et soutient avec honneur un nom célèbre et vénéré. Ce fils a, comme son père, payé le tribut de son savoir et de son courage sur le sol italien, qui, après 70 années, devait revoir nos légions victorieuses, sous un autre Napoléon. Sans doute l'ombre paternelle veillait auprès du médecin en chef de l'armée et détourna le biscaïen qui frappa son cheval. Puisse-t-il être conservé longtemps à la science, à l'armée, aux nombreux amis qui l'entourent dans ce moment, au département auquel l'attachent de pieux souvenirs, de vives affections, et les intérêts publics dont il est le digne représentant !

« En terminant un éloge incomplet d'un grand citoyen, permettez-moi, Messieurs, d'adresser un remerciement au généreux artiste, M. Badiou de Latronchère, qui a mis gratuitement à notre disposition son habile ciseau et rendu avec tant de bonheur les traits et l'attitude de Larrey. Remercions aussi M. l'architecte Normand, l'auteur du beau piédestal qui supporte la statue. Remercions de leur concours spontané ces poëles et artistes sympathiques, ces sociétés chorales dont les chants, ajoutent à l'éclat de la cérémoie. A vous tous merci, Messieurs, vous les représentants de la science et de l'armée, les délégués des académies, qui avez quitté vos travaux, afin de prendre part à notre fête, et de vous associer aux témoignages de la reconnaissance publique pour l'homme de bien que quelques-uns d'entre nous ont connu.

« Ne quittez pas notre contrée sans aller visiter l'humble village de Baudéan, dans la

belle et riante vallée de Campan. Entrez dans une humble demeure, que désignera à vos regards une inscription, une page détachée du testament de Sainte-Hélène. C'est là qu'est né l'*homme le plus vertueux* parmi cette phalange de héros qui faisaient cortége au grand capitaine. Là sont enseignés aujourd'hui les jeunes enfants de Baudéan; fondation pieuse d'un fils dévoué ! Il a eu la touchante pensée de donner la maison paternelle pour demeure à ces saintes filles de la charité chrétienne, qui continuent dans les ambulances de nos armées l'œuvre d'assistance, de dévouement et de sacrifice du grand Larrey.

« C'est avec intention, Messieurs, que nous avons choisi pour cette cérémonie la date du 15 août, anniversaire de la fête de l'Empereur. Associer la mémoire de Larrey à la fête Napoléonienne, c'est honorer sa fidélité au fondateur du premier empire et rappeler le dévouement dont il lui donna tant de preuves ; c'est renouer, par les souvenirs héroïques de notre histoire nationale, l'empire de 1852 à l'Empire de 1804.

« Fidélité, dévouement à l'Empereur ! telle sera toujours la devise du pays qui a donné le jour à Larrey. »

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. CLOQUET.

« Messieurs,

« Heureux les hommes qui par leur caractère, leur génie et leur vertu, sont à la hauteur de leur célébrité, en répandant sur la patrie l'éclat d'un grand nom !

« Heureuses les nations qui possèdent de tels hommes, savent les honorer devant leurs concitoyens et les présenter à leurs enfants, comme des modèles à suivre, en offrant aux yeux leur image et en perpétuant ainsi leur souvenir !

« Jean-Dominique Larrey fut un de ces hommes rares et privilégiés de la nature, marquant leur existence comme une époque et survivant toujours à leur renommée. — Aussi la France a-t-elle payé à sa mémoire de nombreux tributs de son admiration et de sa gratitude.

« Elle vient encore aujourd'hui, dans la contrée qui l'a vu naître, élever en son honneur un monument impérissable, qui transmettra aux générations futures le souvenir de ses services, de ses travaux et de sa gloire.

« Si Larrey eût appartenu aux temps anciens, il aurait dignement figuré parmi les hommes illustres de Plutarque.

« Je n'essaierai pas, Messieurs, de renouveler ici un panégyrique tant de fois reproduit par des voix éloquentes, interprètes de toute l'armée, du corps médical et des compagnies savantes, sur les services militaires, les travaux scientifiques, les actions de courage, les actes d'abnégation, de dévouement, de vertu par lesquels Larrey s'est illustré dans sa longue et laborieuse carrière. — L'histoire de sa vie, en effet, est entrée dans le domaine public; elle est inscrite dans tous les souvenirs, comme celle des Bayard, des Duguesclin, des Jean Bart, des

Ambroise Paré, de tant d'autres enfin qui sont l'honneur et l'illustration de la France.

« Napoléon connaissait parfaitement les hommes et les classait dans son esprit, en les appréciant selon leur valeur : aussi, dans ses rapports multipliés avec Larrey, le voyons-nous toujours lui témoigner combien il appréciait son mérite.

« Lorsque des événements, désastreux pour la France, eurent séparé ces deux hommes si bien faits pour se comprendre, l'Empereur, exilé sur le rocher de Ste-Hélène, adresse un dernier adieu au chirurgien de sa garde et lui donne un brevet d'honneur, en le proclamant « *le plus honnête homme qu'il eût jamais connu.* »

« Les malheurs de 1815 avaient frappé du même coup Napoléon et le chirurgien en chef de ses armées. — La fidélité de Larrey était bien connue. — Son patriotisme s'indignait des traitements iniques infligés à l'Empereur, et son regret était, de n'avoir pu l'accompagner à Ste-Hélène.

« Chargé par l'Académie des sciences de l'Institut et par l'Académie impériale de médecine, de l'honorable, mais délicate mission de les représenter dans cette imposante cérémonie, je vais parler spécialement des droits que Larrey s'est aquis à la reconnaissance publique, par la large part qu'il a prise aux progrès de la science et au perfectionnement de l'art en chirurgie.

« *Ses mémoires de chirurgie militaire* démontrent qu'il s'est trouvé à plus de soixante batailles rangées et de quatre cents combats, dans lesquels il a reçu plusieurs blessures plus ou moins graves, en pansant les blessés sur la place même où ils avaient été frappés.

« Quel vaste champ d'observations pour un esprit aussi pénétrant et aussi inventif que celui de Larrey! Il improvisait des moyens de secours applicables aux cas les plus insolites; il prodiguait indistinctement ses soins à tous

les blessés : aussi, dans la campagne de Syrie, l'avait-on surnommé *la Providence du soldat.*

« Il n'existait plus d'ennemis à ses yeux parmi les blessés ; tous devenus frères d'infortune et de souffrances, avaient des droits égaux à ses secours généreux.

« *Le bon et habile chirurgien Larrey* (dit M. Thiers, dans son histoire monumentale du Consulat et de l'Empire), « *véritable héros de* « *l'humanité, soignait les blessés de l'ennemi,* « *afin que l'ennemi soignât les nôtres.* »

« Larrey, en effet, était doué, au plus haut degré, d'un courage imperturbable dans le danger ; avec le même calme il affrontait la mitraille de l'ennemi et l'air pestilentiel des épidémies. Sur le terrain il opérait avec le même sang-froid, la même sûreté de main, que s'il se fût trouvé professant sa clinique dans les hôpitaux militaires. Il imprimait aux chirurgiens placés sous ses ordres l'impulsion de son activité infatigable. — Il leur donnait l'exemple et se montrait, devant eux, prêt à parer à toutes les éventualités de la guerre.

« Il était pour les blessés un père qui souffre des douleurs de ses enfants ; il soutenait leur courage et les consolait, tout en leur prodiguant les soins que réclamait leur état.

« Cet enthousiasme qu'il avait pour sauver la vie des blessés, il l'opposait au génie de destruction de la guerre.

« Ambroise Paré des temps modernes, Dominique Larrey doit être regardé comme l'organisateur de la chirurgie militaire en France, et cette organisation a servi de modèle à celle de la plupart des armées européennes.

« C'est Larrey qui a surtout contribué à établir les grands principes de la pratique chirurgicale dans les armées.

« On lui doit la création des *ambulances volantes*, parcourant le terrain pendant l'action et

assurant aux blessés des secours aussi prompts que le feu de l'ennemi.

« C'est à lui que l'on est encore redevable de la simplification des pansements, permettant d'improviser les plus utiles ressources, par les moyens les plus faciles. C'est ainsi qu'à l'armée du Rhin, en généralisant l'emploi du linge fénêtré, dans le pansement des plaies, et en substituant des feuilles de végétaux à des compresses, et des branches d'arbre, à des atelles, il a su parer à toutes les nécessités, au milieu des circonstances les plus critiques.

« C'est à Larrey que la chirurgie doit encore le principe, bien reconnu aujourd'hui, des appareils inamovibles dans le traitement d'un grand nombre de fractures ; de même qu'il a établi le principe des amputations primitives des membres dans les plaies d'armes à feu, et indiquédes procédés aussi rationnels que rapides pour les amputations dans les articulations de l'épaule, de la hanche, de la cuisse et de la jambe.

« Il a démontré les avantages des pansements rares des plaies, surtout pour les innombrables blessés d'une grande bataille, — les indications précises du trépan et les phénomènes consécutifs des plaies de tête.

« C'est encore Larrey qui a fait connaître, le premier, les ressources de la nature dans les cas de mutilations les plus considérables de la face et la guérison, pour ainsi dire, spontanée, de ces lésions.

« Que d'observations intéressantes, de réflexions, de remarques judicieuses n'a-t-il pas faites sur les effets si variés des projectiles, surtout dans les blessures du cou ! — Puis il démontre l'opportunité du débridement des plaies d'armes à feu en général ; de l'occlusion immédiate des plaies pénétrantes de poitrine, et trace les indications de la thoracenthèse, dans les épanchements sanguins de la cavité des

plèvres ; — il fait connaître les nombreuses complications des plaies pénétrantes de l'abdomen et une foule de détails, aussi importants que nouveaux, sur les maladies les plus fréquentes des armées ; — il donne d'excellents préceptes se rattachant à l'hygiène militaire, résultat des observations de sa vaste expérience.

« Combien de lumières répandues par notre grand chirurgien sur la gangrène traumatique et la pourriture d'hôpital ; — sur le traitement des abcès par congestion et des maladies des os par les réactifs les plus puissants, tels que les ventouses scarifiées, les moxas et le cautère actuel, qui ont eu entre ses mains les plus heureux résultats !

« Parmi les travaux les plus remarquables et les plus instructifs publiés par Larrey, on doit mettre en première ligne ses nombreux mémoires sur les maladies qui ont affecté les troupes de l'armée française pendant l'expédition d'Egypte et de Syrie ; — ses mémoires sur l'ophthalmie endémique de ces contrées ; — sur le tétanos traumatique ; — la peste ; — les abcès du foie : — la lèpre et l'éléphantiasis des Arabes ; — la fièvre jaune, comme complication des plaies d'armes à feu ; — le scorbut ; — la syphilis ; — l'influence du climat d'Egypte sur les plaies ; — la médecine et la chirurgie des Egyptiens ; — la classification des saisons d'Egypte et la conformation physique des Arabes.

« De retour de ses campagnes d'Allemagne, de Pologne et de Russie, Larrey enrichit encore les annales de la science de précieuses observations sur le typhus, la plique de Pologne et sur les congélations qui firent tant de victimes dans la malheureuse retraite de Russie.

« Au milieu de cette vie active des camps, Larrey se reposait de ses fatigues par l'étude, l'observation des faits et même par l'enseignement qu'il prodiguait aux chirurgiens placés

sous ses ordres et aux médecins étrangers, avides d'écouter les leçons d'un si grand maître.

« Les cours de clinique qu'il professait à l'hôpital militaire du Gros-Caillou ne sortiront jamais de ma mémoire, ni de mon cœur ; ils se lient d'une manière trop intime avec le souvenir de l'amitié dont il m'honorait, qui ne s'est jamais démentie et que je suis heureux de reporter sur son cher fils.

« Les nombreuses publications scientifiques de Larrey ; ses leçons de clinique improvisées en campagne ; ses relations avec les savants étrangers de tous les pays ; l'éclat qu'il avait donné à la chirurgie militaire, expliquent et légitiment la célébrité de son nom dans toute l'Europe, le deuil public répandu à la nouvelle de sa mort et les hommages rendus à sa mémoire.

« Les écrits de Larrey portent l'empreinte de la franchise et de la naïveté de son caractère. Il écrivait comme il voyait, comme il pensait, comme il opérait, et ses ouvrages dogmatiques portent avec eux la conviction. — Tous les actes de sa vie semblaient émaner d'une inspiration unique, l'inspiration du bien.

« En décembre 1829, l'Académie des sciences de l'Institut, appréciant le mérite des ouvrages de Larrey, l'appela dans son sein et lui donna la place devenue vacante par la mort de l'ancien chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, le professeur Pelletan.

« Larrey était déjà membre de l'Académie de médecine depuis sa fondation ; ces deux corps savants, comme tous ceux dont il était membre, se font gloire d'avoir possédé le premier chirurgien militaire des temps modernes.

« Enthousiaste de la science et des progrès de l'art ; conservant jusque dans un âge avancé l'ardeur juvénile, Larrey, devenu membre de l'Institut, continua de communiquer aux Académies des sciences et de médecine de nom-

breuses observations et divers rapports que nous n'avons pas à rappeler ici.

« C'est encore après avoir accompli une longue et pénible mission en Algérie, et malgré le poids des ans, que Larrey, l'homme du devoir par excellence, a vu ses forces trahir son courage et qu'il a trouvé la mort en champ d'honneur, en rendant le dernier soupir entre les bras de son digne fils.

« Quel plus grand tribut d'admiration et de reconnaissance le pays pouvait-il offrir à Larrey, qu'en érigeant ce monument à sa mémoire! Et c'est la troisième fois déjà que pareil honneur lui est décerné en France.

« La première statue, en bronze, œuvre de l'illustre David, a été inaugurée en 1850 au Val-de-Grâce, par souscription nationale.

« La seconde, en marbre, due au talent de M. Pierre Robinet, figure depuis 1856 dans l'enceinte de l'Académie de médecine.

« La troisième enfin, inaugurée aujourd'hui au milieu de tous ses compatriotes, a été inspirée en 1861, à un habile et généreux artiste, M. Badiou de Latronchère, par l'initiative de la Société académique du département, et autorisée par décret de l'Empereur.

« Aujourd'hui, 15 août, jour de fête et de vœux pour toute la France, anniversaire du 15 août 1809, époque mémorable pour Larrey, qui fut alors nommé baron de l'Empire par Napoléon, après la bataille de Wagram, nous saluons à Tarbes cette noble image, comme elle le fut à Paris en 1850. Le souvenir de cette dernière inauguration nous a été transmis surtout par M. le général baron Ambert qui, dans une notice vaillamment écrite sur Larrey, dit, en parlant de l'érection de sa statue au Val-de-Grâce : « Cette cérémonie prit un carac-
« tère national, lorsqu'après les discours de la
« science et de l'armée, le président de l'As-
« semblée législative improvisa ces éloquentes

« paroles, qui exprimaient la pensée de tous.
« *Larrey a bien mérité de l'armée, de la science,*
« *bien mérité de la patrie. — Je salue sa gloire: il*
« *a bien mérité de l'humanité.* »

« M. le président Dupin, en terminant cette chaleureuse allocution, semblait décerner ainsi, à cet homme illustre, la couronne civique au nom de la France.

« Digne héritier de Larrey, son fils s'est toujours efforcé de marcher sur ses traces : mais je m'arrête par crainte de blesser sa modestie, en le voyant au milieu de nous, assister aux hommages que nous rendons à la mémoire de son père.

Le baron Larrey (Jean-Dominique), était inspecteur général du service militaire (sous le premier empire), chirurgien en chef de la garde impériale et de la grande armée.

Membre de l'Institut de France, de l'Académie de médecine, de l'Institut d'Egypte, du Conseil de santé des armées, du conseil d'hygiène publique et de salubrité, de la société philomatique, de la société médicale d'émulation, associé ou correspondant d'un grand nombre d'académies ou de sociétés savantes, nationales ou étrangères.

Ancien professeur au Val-de-Grâce, chirurgien en chef de l'hôpital du Gros-Caillou (dit de la garde consulaire), de la garde impériale et de la garde royale.

Chirurgien en chef des Invalides (dans les premières années du gouvernement de Juillet), commandeur de l'ordre impérial de la Légion d'honneur (depuis 1807 à la bataille d'Eylau), chevalier de la Couronne de Fer, etc., etc.

Baron de l'Empire, par décret du 15 août 1809, à la suite de la bataille de Wagram.

Les principales publications du baron J.-D. Larrey sont les suivantes :

Mémoires de chirurgie militaire et campagnes. — Paris 1812-1817, 4 volumes in-8°, avec planches (traduits en allemand, en anglais et en italien).

Relations de campagnes et voyages de 1815 à 1840, 1 volume avec planches, 1841.

Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient, en Egypte et en Syrie, 1 volume avec planches, 1803.

Clinique chirurgicale exercée particulièrement dans les camps et les hôpitaux militaires depuis 1792 jusqu'en 1836, Paris 1830-1836; 5 volumes in-8°, avec atlas.

Recueil de mémoires de chirurgie, 1 volume in-8°, Paris, 1821, avec planches.

De nombreux mémoires, notices ou rapports sur divers sujets de médecine et de chirurgie, tels que la fièvre jaune — le choléra-morbus — la syphilis — l'épilepsie traumatique — la chorée ou danse de St-Guy — effet des substances vénéneuses végétales — phénomènes de la lésion des nerfs et de leur cicatrisation — chirurgie, journées de Juillet 1830 — traitement des fractures des membres : appareils inamovibles — fausse articulation de l'humerus — carie des os — amputation des membres à la suite de coups de feu — amputation coxo-fémorale — amputation de la jambe — effets consécutifs des plaies de tête, cause particulière de surdité — ophthalmie d'Egypte — extirpation des glandes salivaires — plaies pénétrantes de poitrine — opération de l'empyème, plaies de la vessie — hernie inguinale compliquée et beaucoup d'autres observations insérées dans le recueil de mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaire, et dans les divers journaux de médecine. Il faut encore mentionner trois discours prononcés successivement par Larrey, aux obsèques de Pelletan, de Dupuytren et de Broussais.

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. CAZALAS.

« Messieurs, en 1838, un jeune et timide sous-aide du Gros-Caillou concourait, au Val-de-Grâce, pour le grade d'aide-major chirurgien. Il était à peu près inconnu de ses juges. A la fin des épreuves, le président du jury l'appelle, le prend à l'écart, et, d'un ton bienveillant, lui dit : « *D'où êtes-vous, jeune homme* ? — Des Hautes-Pyrénées, de l'arrondissement de Bagnères, répondit l'élève. — *Ah ! venez me voir*, *reprit le président*, *j'ai à causer avec vous* ; *mais dès à présent, je dois vous dire que vous ferez votre chemin dans la chirurgie militaire.* » Le lendemain, l'élève, tout tremblant, ne manque pas au rendez-vous ; il trouve un homme plein de douceur et de bienveillance, qui lui donne les conseils d'un père, et lui dit, en le quittant : « *Je ne vous oublierai pas.* » Ces paroles du président ne se sont jamais effacées de la mémoire de l'élève ; dans les jours de découragement et de déception, il n'a jamais manqué de les évoquer, et, toujours soutenu par elles, l'élève vient d'arriver à une position à laquelle, au début de sa carrière, il était loin de songer. Le président du jury du Val-de-Grâce était le baron Larrey, et l'élève, encouragé par lui, est celui qui, au nom du corps de santé militaire, a l'insigne honneur de prendre la parole dans cette grande solennité.

« La vie du baron Larrey est déjà connue de tous, et la retracer tout entière, ce serait reproduire l'histoire des guerres de la République et du premier Empire ; on la retrouve presque complète dans le livre du docteur Leroy-Dupré, et par fragments dans l'ouvrage du plus grand des historiens modernes, dans le poétique éloge de Larrey par M. Parisé, et à l'Académie de médecine, dans l'admirable notice, qu'on s'as-

simile, sans le vouloir, en la lisant, du général Ambert, et dans les publications d'une foule de célébrités médicales ou historiques qu'il serait trop long d'énumérer dans cette circonstance.

« N'attendez pas de moi, Messieurs, un portrait complet de l'homme éminent dont je dois vous entretenir ; les discours que vous venez d'entendre vous l'ont déjà fait connaître sous le rapport des sentiments et comme savant ; je dois me borner à vous retracer, à longs traits, une partie de ce qu'il a fait comme chirurgien militaire. Je dis à dessein « à vous retracer une partie de ce qu'il a fait, » parce que tout ce qu'il a fait a été déjà dit, jugé et glorifié ; il ne me reste donc qu'à reproduire devant vous les couleurs les plus vives de ce brillant tableau.

« Une plume plus exercée et une voix plus autorisée que la mienne feraient ressortir avec plus d'art et d'éloquence les qualités du baron Larrey ; j'oserai cependant vous en parler, comptant sur votre bienveillante indulgence, et, animé par cette pensée que si mon langage est bien au-dessous de mon sujet, vous y retrouverez du moins le témoignage de la reconnaissance, du respect, de l'admiration, que son souvenir, toujours présent dans mon cœur, m'inspire.

« *Si l'armée, disait Napoléon* Ier, *élève une colonne à la reconnaissance, elle doit l'ériger à Larrey.* » L'armée a, depuis longtemps, accompli ce pieux devoir, et les corps savants dont Larrey faisait partie n'ont pas voulu rester étrangers à cette œuvre : le 9 août 1850, une statue du grand chirurgien était inaugurée, dans la cour d'honneur du Val-de-Grâce, au milieu d'un immense concours de notabilités représentant l'armée, les sciences, la politique et l'administration. Des discours remarquables furent prononcés alors : par le général Petit

au nom de l'armée ; par notre inspecteur M. Bégin au nom du corps de santé militaire; par M. Roux au nom de l'Académie des science ; par M. Dubois (d'Amiens) au nom de l'Académie de médecine ; par M. Jomard au nom de l'Institut d'Egypte ; par M. Depaul au nom de la Société médicale d'émulation de Paris; par M. Thierry au nom de la ville de Paris, et par M. Baudens au nom du Val-de-Grâce. Tous ces discours étant terminés, l'illustre président de l'assemblée nationale, M. Dupin, prit spontanément la parole au nom de la France, et finit son improvisation patriotique par ces mots, couverts d'unanimes et bruyantes acclamations : « *Larrey a bien mérité de l'armée, bien mérité de la science, bien mérité de sa patrie. Je salue sa gloire : il a bien mérité de l'humanité.* »

« Un des biographes de Larrey disait, en 1841 : « *Quand les populations auront compris ce qu'elles doivent à ceux qui passent leur vie à faire le bien, et qu'un monument sera élevé avec cette inscription* : AUX HOMMES UTILES, LA PATRIE RECONNAISSANTE, *Larrey pourra dire sans orgueil : ma place est marquée là.* » Le département des Hautes-Pyrénées, en élevant cette statue, a eu la même pensée que le biographe, et le discours de notre premier magistrat, que vous venez d'entendre, vous prouve que Napoléon III et son gouvernement ont voulu leur part dans cette manifestation patriotique. C'est, qu'en effet, Messieurs, Larrey est une des gloires les plus pures de la France ; et le rayon le plus pur de cette gloire revient à son département, au modeste village de Baudéan, à cette petite maison devant laquelle le passant s'arrête et lit cette simple et courte inscription : « *Ici est né le baron Larrey.* » Cette maison, passée en des mains étrangères, après la mort des parents de l'illustre chirurgien, rachetée et restaurée par le fils, en mémoire du père,

est consacrée aujourd'hui à une école de jeunes filles, dirigée par les sœurs de charité. Œuvre de piété filiale et philanthropique, qui a placé M. le baron H. Larrey au premier rang parmi les bienfaiteurs de la commune et du département.

« C'est donc à Baudéan, dans la modeste maison que je viens de signaler, que naquit, le 8 juillet 1766, il y aura bientôt un siècle, Jean-Dominique Larrey. Ses parents n'étaient pas riches et le laissèrent orphelin de bonne heure. Un de ses oncles, Alexis Larrey, fondateur et directeur de l'Ecole de médecine de Toulouse, chirurgien en chef de l'hôpital de La Grave, le recueillit chez lui dès l'âge de 13 ans, et le traita comme son enfant. Le jeune Larrey suivait, à la fois, les leçons du collége de l'Esquille et les cours de l'école de chirurgie, professés avec distinction par son oncle, Viguerie et Frizac. Ce sont sans doute l'habile direction de son oncle et les savantes leçons de ses premiers maîtres, qui firent germer, chez Dominique Larrey, une vocation particulière pour la chirurgie.

« En 1787, après sept ans d'études à Toulouse, son oncle l'envoya à Paris pour se perfectionner au contact des maîtres de la science. Le calme de la pratique médicale civile ne devait pas suffire à une activité physique et intellectuelle si grande ; un instinct tout particulier semblait le pousser vers la carrière aventureuse et nomade de la chirurgie des armées.

« En arrivant dans la capitale, un concours allait s'ouvrir pour la création d'un certain nombre de places de chirurgiens auxiliaires dans la marine ; il se présente à ce concours et en subit les épreuves avec une supériorité, qui déjà devait faire pressentir chez lui les ressources futures de son imagination et de son énergie.

« Il partit pour Brest, et, chemin faisant, il

eut la curiosité de visiter, à Laval, la modeste habitation où était né Ambroise Paré, le père de la chirurgie française ; il fut admis à un second concours, pour une place de chirurgien-major, vacante à bord d'un des bâtiments de l'Etat. Il n'avait pas encore atteint sa 21e année, et c'est pour la première fois que l'on voyait nommer un chirurgien-major, sans avoir navigué.

« Au mois de mai 1788, il s'embarqua à bord de la frégate *la Vigilante*, chargée d'aller protéger, à Terre-Neuve, la pêche de la morue. La manière dont il avait organisé et dirigé le service de santé de la frégate, et le rapport qu'il fit sur son voyage, lui méritèrent les éloges du conseil de santé de Brest. L'expédition dura six mois, et à son retour il fut licencié.

« Rentré dans la capitale au commencement de 1789, Larrey fut témoin des premiers conflits que les événements politiques élevèrent entre le peuple et l'armée. Une ambulance fut organisée sous la direction de Desault, les blessés en étaient envoyés à l'Hôtel-Dieu. C'est dans ce vaste hôpital et à l'Hôtel-Royal des Invalides qu'il acquit les connaissances qui le préparèrent si bien à la pratique de la chirurgie dans les armées.

« Après trois ans de nouvelles et solides études, la guerre éclate ; Larrey part, avec le grade d'aide-major, en 1792, pour Strasbourg, où se trouvait alors le quartier-général de l'armée du Rhin, commandée par le maréchal Luckner, remplacé successivement, dans son commandement, par Kellermann, Biron et Custine qui ouvrit enfin la campagne et s'empara presque aussitôt de Spire, après une courte résistance.

«Les règlements plaçaient alors les ambulances à une lieu de l'armée combattante, et les blessés restaient sur le champ de bataille jusqu'après le combat ; ils erraient souvent à l'a-

venture, et n'arrivaient à l'ambulance, pour y recevoir le premier pansement, que 24 ou même 36 heures après avoir été atteints ; les blessures s'aggravaient et beaucoup de blessés mouraient faute de soins administrés à temps ; Larrey fut frappé de ces inconvénients. Laissant en bon état, dans un vaste couvent, les blessés de Spire, il arrive le 18 octobre, avec Custine, sous les murs de Mayence qui tombe presque aussitôt au pouvoir du général français.

« Le général Houchard, surpris par les Prussiens à Limbourg, fut obligé de battre en retraite. L'éloignement de l'ambulance ne permettant pas de porter secours aux blessés, ils tombèrent entre les mains de l'ennemi. Ému de ce douloureux événement, et songeant aux inconvénients qu'il avait signalés après le combat de Spire, Larrey résolut de porter remède au mal, en modifiant le système des ambulances.

« Déjà le chirurgien en chef Percy avait inventé un caisson renfermant les objets nécessaires aux opérations et aux pansements, et sur lesquels les chirurgiens et les infirmiers pouvaient être transportés pour aller relever les blessés sous le feu de l'ennemi. C'était là déjà un progrès ; mais les voitures de Percy ne remédiaient qu'à une partie des inconvénients de l'ancien système.

« Prenant les choses de plus haut, et sans crainte de toucher à la base même de l'édifice mal assis, Larrey crée, propose et fait adopter un système nouveau et complet d'ambulances, système qui se plie admirablement à toutes les combinaisons du commandement, à toutes les exigences administratives. Les ambulances *volantes* sont créées. Avec elles, les secours sont prompts, sans nuire au mouvement des combattants ; elles pénètrent partout, même au besoin jusqu'au terrain le plus rap-

proché des lignes de bataille, pour aller recueillir les blessés, au moment où ils viennent de tomber.

« Le système de Larrey, souvent mal compris, tour à tour adopté modifié ou défiguré, n'a rien d'absolu comme tous ses systèmes, et, Larrey lui-même, sans cesser d'être fidèle aux principes qui l'avaient guidé, y a introduit, suivant le genre de guerre, la nature du sol ou les ressources du pays, des modifications importantes.

« Les ambulances volantes produisirent une révolution complète dans l'art de porter secours aux blessés sur le champ de bataille; elles sauvaient un grand nombre d'hommes qui auraient infailliblement péri sans elles. Dès qu'elles eurent subi l'épreuve de l'expérience, les armées ennemies se hâtèrent de les imiter.

« En 1794, pendant que notre armée prenait des quartiers d'hiver en Allemagne, Larrey était mandé à Paris pour organiser des ambulances volantes pour les 14 armées de la République. Mais à peine arrivé dans la capitale, il recevait l'ordre de se rendre à Toulouse, comme chirurgien en chef de l'expédition qui se préparait dans le midi de la France pour aller enlever la Corse aux Anglais. Il partit, mais nos troupes, bloquées dans le port de Nice, ne purent prendre la mer.

« Dans l'automne de la même année, l'état sanitaire de l'armée des Pyrénées-Orientales laissait beaucoup à désirer; Larrey reçut l'ordre d'aller la rejoindre en Catalogne. Sa santé fut cruellement éprouvée pendant cette guerre d'Espagne; il resta néanmoins à son poste jusqu'à la signature de la paix.

« Larrey avait besoin de repos et des soins affectueux de la famille; mais aussitôt rendu à Paris, il est obligé de retourner à Toulouse, où il s'empresse d'organiser des cours pour l'ins-

truction des officiers de santé de l'armée et de la flotte.

« Une école de médecine militaire venait d'être organisée au Val-de-Grâce ; Larrey fut désigné pour y occuper la chaire d'anatomie et de chirurgie.

« Son séjour dans la capitale fut de bien courte durée. Le général Bonaparte demandait en Italie des ambulances volantes ; Larrey partit le 1er mai 1797, et, après avoir rempli cette mission, il visita successivement, en vue de l'hygiène des troupes et l'installation d'hôpitaux, Lodi, Crémone, Mantoue, Vérone, Padoue et Venise, où il organisa lui-même le service de santé destiné à l'expédition de Corfou.

« De retour à Milan, il installe une école de chirurgie. Le général Bernadotte l'appelle en toute hâte au Frioul pour y combattre une épidémie. qui frappait à la fois les hommes et les animaux. Bonaparte arrive presque en même temps que lui. Larrey fait manœuvrer en sa présence l'ambulance volante du corps d'armée de Bernadotte ; Bonaparte lui adresse ces paroles en présence de son état-major : « *Votre ouvrage est une des plus heureuses conceptions de notre siècle ; il suffira à votre réputation.*

« Vers le commencement de 1797, Larrey vient reprendre ses cours au Val-de-Grâce ; mais ce ne fut encore que pour un instant.

« A la fin de la même année, une grande expédition, dont on tenait soigneusement le but secret, se préparait à Toulon. Bonaparte en était le général en chef et Larrey le chirurgien en chef. Arrivé à Toulon, Larrey et Desgenettes organisent en grand le service sanitaire de l'expédition. Le 13 mai 1798, l'ordre d'embarquement était donné, et le 19 au soir, la flotte, au milieu des vœux et des acclamations,

s'éloignait majestueusement des côtes de la France : la campagne d'Egypte commençait !

« A la 1re bataille devant Alexandrie, les ambulances volantes firent merveille. Après la bataille d'Aboukir, en présence de Bonaparte, Larrey amputait le bras droit au général Fugières, qui offrit au général en chef un magnifique damas en lui disant : « *Désormais je ne pourrai plus m'en servir. — Je l'accepte, reprit Bonaparte, mais pour le donner à celui qui vous a sauvé la vie.* » Cette arme, précieuse à plusieur titres, sur laquelle ces mots — *Aboukir et Larrey* — étaient gravés, le baron Larrey ne la quitta qu'à Waterloo, où il fut blessé, pillé et fait prisonnier.

« A Damanhour, Bonaparte reçut à la jambe un violent coup de pied de cheval, dont les suites eussent été infailliblement sérieuses, sans les soins immédiats, éclairés et dévoués de Larrey.

« La bataille des Pyramides fournit 260 blessés. Le 25 juillet, Bonaparte faisait son entrée au Caire; Larrey trouve dans cette ville toutes les ressources nécessaires à l'installation des hôpitaux et d'une école de chirurgie.

« L'ophthalmie d'Egypte se répandait dans l'armée et menaçait d'y faire des ravages ; Larrey étudie la maladie et rédige un Mémoire, qu'il communique à l'Institut du Caire, et dans lequel il résume, avec talent, les meilleurs moyens de prévenir son développement et de la guérir.

« Le 21 octobre 1798, à la 1re révolte du Caire, l'insurrection, poussée par le fanatisme musulman, se porte surtout vers l'hôpital militaire; les officiers de santé défendent leurs malades les armes à la main; Larrey court le plus grand danger, et il a la douleur de voir tomber à ses côtés deux jeunes chirurgiens, distingués Rousset et Mongin. Mais les malades furent sauvés.

« L'expédition de Syrie se préparait. Larrey, jugeant que les ambulances d'Allemagne seraient insuffisantes, fit construire 100 paniers allongés et ouverts, destinés à être placés, par paires, sur des chevaux, et à recevoir, chacun, un blessé couché dans toute sa longueur. Ces paniers rendirent les plus grands services ; ils ne sont autre chose que nos cacolets d'Afrique perfectionnés, que les Espagnols ont empruntés à l'Algérie dans leur expédition du Maroc, qui nous ont été si utiles dans nos guerres récentes de Crimée, d'Italie, de Syrie, de Chine et du Mexique, et qui remplaceront souvent, désormais, avec avantage, même en Europe, les voitures légères, pour aller recueillir les blessés sous le feu de l'ennemi.

« Sur le chemin de la Palestine, Larrey ne vient qu'au milieu des blessés ou des mourants. Au combat d'El-Arisch, il y eut 300 blessés ; Larrey y arrive trois jours après avec une compagnie de cavaliers-dromadaires. Malgré la gravité des blessures, qui nécessitèrent de grandes opérations, tous ces hommes guérirent. La viande manquant pour le bouillon des malades, les chameaux hors de service furent sacrifiés, et lorsque cette ressource fut épuisée, on se servit de viande de cheval.

« L'armée arrive devant Jaffa, le 3 mars 1799 ; elle entre dans la ville après trois jours de siége et un assaut terrible ; Larrey y établit un hôpital et part aussitôt pour St-Jean-d'Acre. Après le siége de cette ville, où Duroc, Beauharnais, Lannes et Arrighi furent atteints par les projectiles ennemis, le nombre des blessés était considérable : 1,200 furent embarqués à Jaffa pour être ramenés en Egypte ; les moyens de transport manquaient pour les autres. Par ordre du général en chef, tous les chevaux de l'état-major, même les siens, furent mis à la

disposition de Larrey pour le transport des malades restant au nombre de 800.

« La peste frappait avec furie notre pauvre armée ; Desgenettes et Larrey, rivalisant de dévouement et de courage, vivaient au milieu des pestiférés, relevant leur moral et luttant sans relâche contre l'ennemi commun. Au début de l'épidémie, la mortalité était de 6 à 8 sur 10 ; dès que la maladie fut étudiée et connue, on sauvait au moins les deux tiers des malades.

« De retour au Caire, après la bataille d'Héliopolis, Larrey reprit ses cours ; sa réputation s'étendit au loin sur la terre égyptienne, les indigènes venaient le consulter de tous côtés.

« Les Anglais débarquent à Aboukir le 8 mars 1801 ; nos troupes les attaquent le 21, et la bataille fournit 2,000 blessés, dont 6 généraux. Larrey pratique des opérations toute la journée, sur le terrain; il amputait la jambe droite au général Silly lorsque la cavalerie ennemie arrive à la charge ; il pouvait se soustraire seul au danger : mais son devoir avant tout. Il prend le blessé sur ses épaules, et, à travers un terrain si raboteux que la cavalerie ne peut l'y suivre, il arrive à Alexandrie avec son précieux fardeau.

« Après la capitulation du 31 août, Larrey fait embarquer les 1,300 blessés restants, et rentre en France.

« Arrivé à Paris, le premier consul le reçoit en ami et lui annonce qu'il est nommé chirurgien en chef de la garde consulaire.

« Napoléon était sur le trône ; l'ordre de la Légion d'honneur venait d'être institué pour récompenser tous les guerriers de mérite ; Larrey en reçut les insignes de la main de l'Empereur, à la première distribution, et Napoléon, en les lui remettant, lui dit : « *Cette récompense est bien méritée.* » Peu de jours

après, il était nommé inspecteur général du service de santé des armées.

« Les Anglais avaient violé le traité d'Amiens: la guerre allait recommencer. L'armée se réunit à Boulogne et Larrey organisa ses ambulances avec une telle activité que l'Empereur lui dit : « *Larrey, vous avez failli être prêt avant moi.* »

« L'armée entre en Allemagne le 10 septembre 1804. La bataille d'Austerlitz fut aussi glorieuse pour les chirurgiens que pour les soldats : presque toutes les opérations furent pratiquées sous le feu de l'ennemi.

« Après la paix de Presbourg, Larrey rentre à Paris, chargé d'une mission importante. Quelques mois plus tard, nous le retrouvons à la bataille d'Iéna.

« En 1807, à la bataille d'Eylau, la tête nue et les pieds dans la neige, Larrey opérait sous le feu de l'ennemi, sans souci des balles et des boulets ; l'Empereur, parcourant le terrain, l'aperçoit. Le lendemain, Napoléon, passant auprès de l'ambulance, retrouve Larrey qui, depuis la veille, n'avait pas encore quitté ses blessés. Il le nomme, sur-le-champ, commandeur de la Légion d'honneur.

« Le 14 juin, Larrey était au milieu des blessés de Friedland ; on apporte à l'ambulance un moribond tout nu, il le saigne, lui donne ses effets et le guérit. C'était un jeune officier russe devenu, depuis, un personnage important.

« L'année suivante, Larrey était à Madrid, organisant des hôpitaux pour les besoins de l'armée et une école de chirurgie pour l'instruction de ses jeunes collaborateurs. A l'insurrection du 2 mai, il défendit, les armes à la main, ses malades, avec son personnel, comme il l'avait déjà fait en Egypte.

« Prévoyant que les ambulances d'Allemagne et le cacolet d'Egypte ne répondraient pas toujours aux besoins de l'armée en Espagne, il

eut l'idée d'un nouveau système qui lui donna d'excellents résultats : des mulets portant ce matériel sur des bâts, et les blessés couchés dans les petits chars de Biscaye, qui franchissent aisément et rapidement tous les obstacles.

« Les fatigues et les privations avaient presque dompté la puissante nature de Larrey ; sa santé était si profondément altérée qu'il lui fallut faire les plus grands efforts pour soigner les blessés de Valladolid. Le typhus exerçait ses ravages parmi les soldats anglais : Larrey voulut les soigner lui-même ; il fut frappé par la maladie. Il ne voulait pourtant pas abandonner son poste ; mais il devint si malade que, de Burgos, on le transporta presque mourant, à Paris, où, grâce à sa constitution et à son énergie, il se rétablit promptement

« En avril 1809, allant rejoindre l'Empereur à Vienne, il arriva pour la bataille d'Esling. Il pratiquait, à l'ambulance, les opérations les plus urgentes, lorsqu'on vient le chercher en toute hâte : le maréchal Lannes, son compagnon d'Egypte et de Syrie, venait d'être atteint par un boulet. Il ampute la jambe broyée, le mal était au-dessus du remède ; l'Empereur court auprès du mourant. Larrey est témoin de leurs pénibles adieux.

« Dans l'île de Lobau, la viande, le sel et les marmites manquaient pour faire du bouillon aux malades. Larrey fait remplacer la viande de boucherie par celle de ses chevaux qu'il ordonne d'abattre, le sel par la poudre à canon et les marmites par des cuirasses. Ce régime dura trois jours, le maréchal Masséna trouva le bouillon excellent, et les malades ne furent pas privés de ce précieux aliment.

« En arrivant à Vienne, il se met à faire un cours de chirurgie au grand hôpital de l'Académie de Joséphine, dont il s'était réservé la direction chirurgicale. En sortant, un jour, de l'établissement, on lui remet une dépêche :

l'Empereur le nommait baron de l'Empire avec une dotation. Il a noblement porté son titre nobiliaire et l'a transmis au digne héritier de son nom et de ses vertus, entre les mains duquel il ne dégénéra jamais.

« En 1812, Napoléon préparait la campagne de Russie ; Larrey en fut nommé chirurgien en chef, et, de concert avec l'illustre Desgenettes, il organisa un service de santé en rapport avec l'importance de l'expédition.

« La grande armée entre en campagne. A Witepsk, le linge manque aux ambulances ; Larrey donne le sien. A Smolensk, le linge et la charpie sont insuffisants pour les 6,000 blessés à panser; Larrey remplace la charpie par l'étoupe de coton du bouleau, et le linge par le papier des archives de la ville.

« Le 5 septembre, il donnait à son personnel, réuni autour de lui, des ordres et des instructions de nature à faire pressentir une grande bataille. Le 7 au soir, il y avait, sur le champ de bataille de la Moskowa, 60,000 Russes mis hors de combat, et, de notre côté, 40 généraux tués ou blessés, 9,000 hommes tués et 20,000 blessés. Beaucoup de blessés russes furent transportés à nos ambulances. Larrey n'avait avec lui que 36 chirurgiens. Trois jours suffirent à peine pour l'application du premier pansement à toutes les blessures. L'homme que M. Thiers appelle, à bon droit. « *un véritable héros d'humanité* » resta à Kolotskoï, au milieu des blessés, tant que sa présence y fut indispensable.

« Larrey, dit M. Thiers, pensait que l'armée pouvait passer l'hiver à Moscou : son avis ne devait pas prévaloir ; une retraite, à jamais mémorable, en fut la conséquence. La retraite décidée, Larrey, accourt à Kolotskoï, fait enlever les blessés transportables, prodigue aux autres les dernières ressources de son art, et, trouvant là plusieurs officiers russes qui lui

devaient la vie et qui se pressaient autour de lui pour lui témoigner leur reconnaissance, il leur dit : « *Pour toute récompense, donnez-moi votre parole que vous rendrez à mes compagnons d'infortune que nous allons déposer entre vos mains, le bien que vous avez reçu de moi.* » Tous le promirent, et je connais assez les sentiments nobles et élevés des officiers russes pour pouvoir affirmer qu'ils ont tenu leur promesse.

« Napoléon était entré à Moscou avec 90,000 combattants et 20,000 malades ou blessés. Au départ, l'armée comptait plus de cent mille hommes valides et ne laissait que 1,200 malades ; mais, les ambulances ne tardent pas à se remplir, des combats successifs y amènent, en quelques jours, 6,000 blessés. L'hiver était rigoureux et précoce ; le 6 novembre, le froid était excessif et la neige tombait en abondance; les meilleurs soldats avaient de la peine à marcher, la faim se faisait sentir et l'ordre commençait à ne plus régner. — L'ambulance marchait au centre de la colonne. Les 100,000 hommes, partis de Moscou le 6, étaient réduits à 36,000, le 14, en quittant Smolensk. Larrey marchait à pied : le jour comme la nuit, on le voyait partout, soutenant celui qui chancelait, relevant celui qui était tombé, pansant les blessures, pressant à l'arrière-garde la marche des traînards, partageant tout ce qu'il avait ; remontant, par son énergie, de sages conseils et de douces paroles, le moral de tous ; prodiguant enfin — les secours de l'art étant à peu près impuissants – les soins divins de la charité chrétienne.

« Le baron Larrey avait traversé la Bérésina avec les débris de la garde, il était sauvé. Mais, s'apercevant que les instruments de chirurgie, indispensables aux blessés, étaient restés à l'autre bord, il s'échappe, malgré les efforts de ses amis pour le retenir, se précipite sur le pont et parvient à le franchir sans savoir lui-

même comment. Le pont se brise, le retour paraissait impossible. Nos braves pontonniers le rétablissent cependant ; Larrey tentait vainement d'en approcher, la foule surexcitée, renversait tout sur son passage. Il allait payer de sa vie son noble dévoûment, lorsque quelques grenadiers le reconnaissent au moment où les forces étaient sur le point de l'abandonner; ces braves, heureux de protéger celui qui les avait sauvés, le prennent dans leurs bras, le déposent sur le pont, qui le ramène à la rive hospitalière.

« Le 7 décembre, à Niedniski, le thermomètre marquait 28° de froid ; Larrey allait mourir lui-même, lorsque, le 9, à force d'énergie, il arrive à Wilna.

« Les débris de la grande-armée arrivent enfin à Kœnisberg. 10,000 individus, congelés ou typhiques, gisaient dans les hôpitaux de la ville ; la mortalité y était effrayante. Larrey, épuisé par la fatigue et la souffrance, accourt dans ces établissements pour y soigner les malades ; il y gagne le typhus, qui faillit l'emporter.

« Dans les campagnes de 1813 et de 1814, le baron Larrey fut ce qu'il avait été partout : infatigable, héroïque. Le trait suivant prouve qu'il avait toute sorte de courage, que son noble caractère ne fléchissait jamais en face du devoir :

« Nos soldats de Lutzen et de Bautzen voyaient, en général, le feu pour la première fois, et après chaque combat, les blessures aux mains étaient plus nombreuses que de coutume. On dit à l'Empereur et on lui fit croire que ces blessures étaient volontaires. Indigné d'abord et puis inquiet, Napoléon exprima ses sentiments avec tant de conviction et d'énergie que personne n'osait le contredire. Un blessé sur dix devait être fusillé; la terreur régnait dans les ambulances. Larrey, convaincu de la fausseté de cette grave accusation, déclare que

les mutilations des mains ne sont pas volontaires et le dit hautement à l'Empereur en lui demandant une enquête. « *Allez, Monsieur, s'écrie Napoléon avec aigreur, vous me ferez vos observations officiellement, allez remplir votre devoir.* » L'enquête était accordée, et elle se fit avec rigueur en présence de cinq chirurgiens, d'un officier supérieur et d'un capitaine de gendarmerie, dans les bâtiments de la douane, à un kilomètre de Bautzen. Les blessés suspects étaient au nombre de 2600. L'enquête terminée, Larrey se rend auprès de l'Empereur. « *Eh bien! monsieur, lui dit Napoléon, d'un ton irrité, persistez-vous toujours dans votre opinion? — Je fais mieux, Sire, je viens la faire partager à Votre Majesté. Ces braves enfants sont indignement calomniés. Je n'ai pas trouvé un coupable; de nombreuses liasses me suivent, Votre Majesté peut en ordonner l'examen. — C'est bien, monsieur, je vais m'en occuper.* »

« Après avoir pris connaissance des documents de l'enquête, l'Empereur revient auprès de Larrey, qui l'attendait avec une calme anxiété. Napoléon, le regard fixe et pénétrant, la tête penchée sur la poitrine, passant et repassant devant lui, parcourt plusieurs fois le salon, à pas précipités. Il s'arrête enfin brusquement en face du chirurgien, qui attendait, lui prend les mains, l'embrasse et lui dit en s'éloignant brusquement : « *Adieu, Monsieur Larrey, un souverain est bien heureux d'avoir auprès de lui un homme tel que vous ; on vous portera mes ordres.* » Une heure après, le baron Larrey recevait le portrait de l'Empereur, enrichi de diamants, et le titre d'une pension sur l'Etat. En disant à l'Empereur, avec autant de fermeté que de respect, une vérité que les uns n'osaient lui faire connaître, que d'autres avaient peut-être intérêt à lui cacher, le baron Larrey, dans cette suprême circonstance, sau-

vait, à la fois, l'honneur et la vie à un grand nombre d'innocentes victimes, et à la France l'honneur et la gloire de ses armes.

« Napoléon allait abdiquer ; le baron Larrey vient se placer à ses côtés et lui demande la faveur de l'accompagner dans l'exil. « *Vous appartenez à l'armée, lui dit l'Empereur, vous devez la suivre; ce n'est pas sans regret que je me sépare de vous.* »

« Au retour de l'île d'Elbe, le baron Larrey fut un des premiers mandés aux Tuileries, où l'Empereur lui donna de touchants témoignages d'estime et d'amitié.

« Larrey assiste à la bataille de Fleurus. A Waterloo, la cavalerie ennemie charge nos ambulances, et Larrey se retire avec un faible détachement. Egaré dans la nuit et rencontré par des lanciers prussiens, il refuse de se rendre, fait prendre la charge à sa petite troupe, tire ses deux coups de pistolet, et, son cheval au galop, le met à l'abri de l'arme blanche. Son cheval est blessé, et il tombe ; il se relève, mais frappé de deux coups de sabre, il retombe au milieu des morts. Il reprend connaissance, se redresse, aperçoit son cheval qu'il remet sur ses jambes, le monte et s'éloigne ; mais hélas, pour se retrouver presque aussitôt en face des mêmes cavaliers qui, cette fois, le font prisonnier. Il devait être fusillé. Il ne dut son salut qu'à l'intervention d'un chirurgien-major et du général en chef de l'armée prussienne. Le chirurgien-major avait autrefois suivi ses cours de chirurgie à Berlin, et Larrey, pendant la campagne d'Autriche, avait sauvé la vie au fils du feld-maréchal Blücher.

« Retenu par ses blessures, Larrey reste à Bruxelles jusqu'au mois d'août 1815. La Restauration lui retire son titre d'inspecteur général et la pension que l'Empereur lui avait assurée à Bautzen. La pension lui fut rendue en 1818, et Louis XVIII le nomma chi-

rurgien en chef de l'hôpital de la garde royale. En 1827, en faisant sa visite du matin, il offre à un de ses blessés, originaire du midi de la France, un congé de convalescence dont il avait le plus grand besoin. Le malade désirait ardemment revoir son pays et ses parents, mais il était trop faible pour faire la route à pied et les moyens lui manquaient pour prendre la diligence. Le baron Larrey, en lui faisant un signe d'intelligence, dit au sous-aide qui le suivait, d'écrire en son nom, au ministre de la guerre, pour faire donner à ce soldat de quoi faire son voyage. Quelques jours après, le convalescent recevait, à la fois, le congé tant désiré et la somme nécessaire pour se rendre dans ses foyers. — Le sous-aide seul savait que cet argent était sorti de la bourse de Larrey. Le sous-aide de 1827, qui me racontait, il y a deux jours, ce fait et bien d'autres de la même nature, est aujourd'hui un des membres distingués du conseil de santé des armées.

« En 1830, il soignait, au Gros-Caillou, les blessés de la garde ; l'émeute arrive jusqu'aux portes de l'hôpital ; comme en Egypte et en Espagne, il défend ses malades, et, cette fois, heureusement, la voix de l'humanité et l'appel aux sentiments suffisent pour conjurer ce danger.

« Le gouvernement de Juillet le fait rentrer au conseil de santé et le nomme chirurgien en chef des Invalides, où ses leçons classiques étaient suivies par de nombreux élèves et surtout par les médecins étrangers qui voulaient contempler cette grande figure dont le nom avait rempli le monde de sa gloire.

« En 1835, une épidémie de choléra éclate dans le midi de la France ; les populations sont épouvantées. Le ministre de la guerre donne au baron Larrey la mission d'aller étudier le fléau sur les lieux. Il part le 21 juillet et parcourt successivement les villes de Mar-

seille, d'Aix, d'Avignon, d'Arles, de Beaucaire, de Nîmes, de Montpellier, de Beziers, de Castelnaudary et de Toulouse. Ce voyage fut pour lui un triomphe continu : son nom seul calmait les inquiétudes des populations.

« Le 15 décembre 1840, par un froid de 15 à 18°, on voyait un vieillard tout pensif, en uniforme de chirurgien d'armée, à pied et la tête nue, suivre de Courbevoye à l'hôtel des Invalides, les restes mortels de Napoléon. Son cœur était gonflé et ses yeux mouillés de larmes. Le peuple ému de tant de douleurs, se pressait autour de lui pour lui serrer les mains. Ce vieillard était le baron Larrey.

« Le ministre de la guerre venait de rétablir dans l'armée les inspections médicales, depuis longtemps supprimées. Le baron Larrey avait 76 ans, l'Algérie lui rappelait sans cesse l'Egypte ; il voulait voir, avant de mourir, notre jeune armée à l'œuvre. En 1842, on lui donna l'inspection médicale de l'armée d'Afrique. Il partait le 15 mai, avec son fils, qui ne le quitta pas un instant, et, dans l'espace de six semaines, il avait visité presque tous les postes importants de nos possessions africaines. Son cœur était satisfait ; partout il était reçu avec le respect et l'admiration inspirés par sa noble vie, et chacun dans l'armée se disputait la faveur de le fêter. Mais une chaleur tropicale, les émotions et les fatigues l'épuisèrent rapidement ; c'était une tâche au-dessus de son âge et de ses forces. Le 5 juillet, il s'embarque pour retourner en France, il était souffrant, mais heureux d'avoir accompli sa mission, et le 24 il arrive à Lyon dans un état désespéré. La digne compagne de sa vie venait de mourir ; et, comme si Larrey n'avait pas voulu survivre à celle qu'il avait tendrement aimée, il expira le 25, le jour même où une lettre au cachet de deuil annonçait à son fils qu'il n'avait plus de mère

« Et comme le dit, avec l'éloquence du cœur, le général Ambert : « Une heureuse union, qui avait duré près d'un demi-siècle, venait de se terminer. La vertu modeste du foyer et l'éclatante vertu de la science et de la guerre s'éteignaient à la fois, comme si Dieu eût voulu épargner à ces nobles vieillards la suprême douleur de la séparation. »

« Si la science et le dévouement, l'abnégation et l'élevation des sentiments sont utiles à celui qui pratique l'art de guérir au milieu des conditions ordinaires de la vie, il faut au médecin des armées d'autres vertus encore plus viriles : le courage du soldat, la force morale, le sentiment religieux du devoir, un jugement soudain ; car d'un moment d'hésitation peut dépendre la vie, non-seulement d'un homme, mais encore d'une armée entière.

« Le baron Larrey est l'expression la plus haute et la plus complète de la chirurgie des batailles ; il en résume tous les devoirs, toutes les vertus. Son esprit, pratique et fécond en ressources, parvenait toujours à faire face à tous les événements. Son corps, plus infatigable que celui du plus robuste soldat, résistait aux plus dures épreuves. La fermeté de son âme s'alliait admirablement à la bonté inépuisable de son cœur. Son activité physique était toujours au niveau de son dévouement, et, vivant au milieu des blessés et des malades, il faisait, au besoin, le sacrifice de sa vie pour conserver la leur.

« Sur le champ de bataille, souvent labouré par les projectiles et inondé de sang, au milieu de la mitraille, du tumulte des armes et des cris arrachés par la douleur, sa main restait toujours ferme et son œil ne se troublait jamais. Mieux que personne, il connaissait les règles élémentaires de l'art ; mais l'enseignement classique des écoles et les leçons des grands maîtres sont loin de prévoir tous les

cas qui se présentent en campagne. Le génie de Larrey suppléait à cette insuffisance : il devinait, inventait, créait des procédés opératoires, et, au bruit du canon et sous la mitraille, il se livrait, avec le calme de la sécurité, à leur exécution.

« Mais, son genie n'avait pas pour limites le champ de la pratique chirurgicale, il se livrait aussi à des calculs plus complexes ; son esprit vaste, élevé, pénétrant, embrassait, à la fois, toutes les faces de la question qu'il avait à résoudre, et il arrivait aussi promptement aux combinaisons les plus propres à secourir ou à ménager les armées.

« Jusqu'à lui, la médecine militaire ne constituait pas un service régulier, et personne n'en comprenait l'importance et la grandeur. Il organisa ce service et l'éleva d'un coup à la hauteur d'un pouvoir dans l'armée. Il aimait son art avec passion, il en connaissait toutes les ressources ; il avait reçu de Dieu un don tout particulier pour l'enseigner aux autres ; dès qu'il n'était plus sur le champ de bataille, il créait une école et professait.

« En présence du combat, mettant de côté les règlements qui le gênaient, il commandait ses ambulances comme le général en chef commande son armée. Il prenait, à l'avance, toutes ses dispositions, donnait à son personnel ses instructions et ses ordres, envoyait en avant les ambulances volantes, chargées d'aller ramasser les blessés jusque dans les rangs mêmes des combattants.

« Pendant l'action, ses ambulances se portaient en avant ou battaient en retraite, changeaient de position selon le mouvement des troupes qu'elles protégeaient. Il mesurait d'un regard, qui le trompait rarement, les proportions de la bataille et ce qu'elle devait produire en morts et en blessés.

« Dans ses courses à travers les lignes de

bataille, sans tenir compte ni du grade ni de la nationalité, conservant au milieu de la mitraille, des morts et des mourants, cette bienveillance et ce calme que, seule donne la charité chrétienne, il pratiquait surtout les opérations les plus urgentes.

« Après la bataille, il ne manquait jamais de parcourir lui-même le terrain de l'ennemi, de recueillir les blessés abandonnés, de les panser, de les faire transporter à ses ambulances et de les soigner, jusqu'à leur guérison, comme des frères.

«Absorbé tout entier par les nobles fonctions dont il était investi, Larrey s'oubliait lui-même. Son désintéressement était extrême, sa probité proverbiale, et son zèle infatigable le fit mourir de dévouement comme il avait vécu.

« Napoléon honorait Larrey de son estime, de son amitié et d'une confiance sans bornes. Son nom est inscrit sur l'Arc-de-Triomphe, à côté des plus illustres généraux de la 1re république et du 1er Empire. L'Empereur fit plus : sur son rocher de Ste-Hélène, livré à ses plus profondes méditations, il inscrivit sur son testament le nom Larrey, avec ces mots qui valent mieux que tous les titres : « *C'est l'homme le plus vertueux que j'aie connu.* »

« Tel a été, Messieurs, comme chirurgien des armées, l'homme illustre dont j'avais à vous entretenir, et dont nous éternisons aujourd'hui, dans le département qui lui a donné le jour, la gloire et la mémoire.

« Et, si, comme le disait, en 1850, au nom de la France, avec tant d'autorité et de patriotique éloquence, l'incomparable président de l'Assemblée nationale, le baron Larrey a bien mérité de l'armée, de la science, de la patrie et de l'humanité, qu'il me soit permis d'ajouter ici, en terminant, qu'il a surtout bien mérité du corps de santé militaire, dont il est et sera toujours la gloire la plus brillante et la plus pure. »

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. JUBINAL.

« Messieurs,

« En me présentant ici comme président de la Société académique des Hautes-Pyrénées, qui, la première, a émis le vœu de voir une statue élevée à Larrey dans notre département, je n'ai nullement la prétention de vous faire un discours, ni de vous retracer la vie utile et glorieuse de l'homme illustre dont nous honorons aujourd'hui la mémoire.

Des voix plus autorisées que la mienne vous ont retracé tout à l'heure cette vie si pleine, si active du baron Larrey. Elles vous ont dit ses services comme chirurgien, — sa fidélité comme homme politique, — son application constante à ne jamais s'écarter, durant le cours d'une longue carrière, des principes les plus purs de l'honneur le plus absolu.

« Je veux seulement vous exprimer en quelques mots les remerciements bien sentis de notre Société.

« Je dis ses *remerciements*, et en effet, Messieurs, la présence ici des savants orateurs qui viennent de porter la parole devant vous, — celle des plus hautes autorités de notre département, — l'assistance et l'assentiment du nombreux public qui nous environne, — tout concourt à donner au vœu exprimé jadis par la Société académique des Hautes-Pyrénées, la sanction la plus complète et la plus cordiale.

« De cette sanction, Messieurs, qu'il me soit permis de tirer pour nous tous une leçon et pour ceux qui nous succèderont un exemple. Qu'était-ce que Larrey? — Un simple fils de nos montagnes, d'une famille jusque-là obscure.

La fortune de son père étant médiocre, l'éducation première du jeune Larrey se trouva naturellement incomplète. Ces circonstances défavorables empêchèrent-elles l'enfant du peuple de s'élever ? — Non. — Elles l'y aidèrent peut-être, au contraire, en le forçant au travail. Ne devant rien recevoir que de lui-même, devant tout conquérir, Larrey ne recula devant aucune difficulté, et quand, plus tard, devenu baron de l'Empire, commandeur de la Légion d'honneur, officier de l'ordre de la Couronne de Fer, chirurgien en chef de la garde impériale, membre du conseil de santé des armées, membre de l'Institut, de l'Académie royale de médecine, d'un grand nombre de Sociétés scientifiques célèbres en Europe, il jetait un regard en arrière, le vieux chirurgien devait être content du chemin qu'il avait parcouru.

« Quel est donc le moteur capable de changer ainsi la destinée ? Quelle est la puissance à laquelle on doit qu'un homme parti, comme la plupart d'entre nous, d'un des premiers degrés de l'échelle sociale, finit par arriver au niveau des plus grandes célébrités de son temps et par acquérir une réputation européenne ?

« Messieurs, cette force n'est autre qu'un courage inébranlable, qu'une volonté inflexible qui sait commencer, poursuivre, combattre un à un les obstacles, et, malgré tout, persévérer.

« Telle fut la principale qualité de Larrey. Ayant un but bien défini, celui de s'illustrer, poussé non par le désir d'acquérir de la fortune, mais de se faire un nom, il déploya une ardeur extrême au travail, une activité prodigieuse, une patience à toute épreuve que rien ne lassa. A force d'empire sur lui-même, Larrey se fit une sorte de nature exceptionnelle et suppléa par les dons de la nature à ce qui pouvait lui manquer. Laborieux artisan de

sa fortune et de sa gloire, pour lui la vie devint une perpétuelle succession de fatigues et de dangers, de succès et de revers. A ce jeu-là, Messieurs, les grande hommes, ou tout même simplement les hommes, célèbres, perdent leur repos, leur santé, leur existence ; mais aussi, quelles couronnes ne leur réserve pas l'avenir !...

« La cérémonie qui nous rassemble en est la preuve. Elle est, avec celle qui eut lieu au Val-de-Grâce en 1850, la sanction, ou pour mieux dire la *sanctification* la plus large du nom et du renom de Larrey ; car ils sont rares les hommes à qui leurs contemporains, ces juges plus sévères que ceux de l'ancienne Egypte, ont élevé jusqu'à trois statues !...

« Ah ! s'il m'était permis, comme à mes honorables devanciers, de suivre Larrey dans les détails de sa carrière, je vous le montrerais à ce moment fatal où la nation se précipita dans la lice des révolutions, prenant part lui aussi à ce grand mouvement social, non pour verser le sang mais pour l'étancher, n'ayant pour arme que le fer qui guérit, non celui qui blesse, pour enseigne que le drapeau de la science, pour but que celui d'apporter aux hommes le secours de son art et de son talent. Ce fut alors que commença pour lui cette rude mais brillante course à travers toutes nos victoires, qui fit de lui l'*Hippocrate de nos armées*, et, pour rappeler un mot de M. de Lamartine, l'*ange des champs de batailles*.

« Et c'était, en effet, si bien un Dieu pour nos soldats, qu'ils disaient en le voyant calme et tranquille au milieu des balles, *la mort ne veut pas de lui*, et qu'à Saint-Jean-d'Acre, ils avaient été convaincus que *la peste n'osait le toucher*.

« Pour ses malades, pour ses blessés, Larrey sacrifiait tout et oubliait tout.

« A Eylau, il resta trente six heures sans

manger. A Waterloo, voyant l'armée défaite, la France perdue, il voulut, comme Napoléon lui-même, se faire tuer; mais le devoir était là : il consentit à suivre.

« Aussi, Messieurs, l'Empereur l'estimait-il profondément, et vous savez quels admirables éloges il a prononcé de lui. A son tour, Larrey n'abandonna jamais l'homme de génie qui avait porté si loin et si haut la gloire de la France, et, tandis que Napoléon expiait sur son rocher le crime d'avoir trop vaincu les rois de l'Europe, on ne le vit pas, ainsi que tant d'autres, tourner ses regards vers le soleil levant. — Comme il n'avait pas été le courtisan de la prospérité, il ne se fit pas l'insulteur des mauvais jours, ni l'adorateur des pouvoirs nouveaux. Il vécut à l'écart, triste solitaire, frappé au cœur dans ses affections politiques, déplorant le sort du grand homme dont il avait été le serviteur et presque l'ami.

« Celui qui vous parle se rappelle encore, et non sans attendrissement, ce beau vieillard aux longs cheveux, à la physionomie affectueuse et bonne, traversant les rues du Quartier-Latin. A son aspect, chacun se découvrait; on le regardait passer respectueusement, et, comme les petits enfants italiens se montraient le Dante traversant les rues de Ravenne, nous autres, étudiants d'alors, nous nous montrions du doigt M. le baron Larrey en nous disant : « *Il a été en Espagne, où nos pères étaient; — en Italie, où nos pères étaient*; *— à Moscou, à la Bérésina, à Waterloo, où nos pères étaient. — Puisse son fils être un jour quelque part où nous vengerons nos pères !*... . »

« Ce vœu a été accompli, Messieurs. Magenta, Solferino, — ces victoires d'un autre César, non moins glorieux jusqu'ici, non moins immortel sans doute dans l'avenir que l'ancien, — ont vu encore le nom de Larrey briller d'un vif éclat dans la personne de son fils.

Cela n'a rien qui nous étonne, nous, ses amis, ses compatriotes, qui savons tout ce dont son cœur est capable et à quel point M. Hippolyte Larrey pratique largement ce vieil adage : *Noblesse oblige.*

« Maintenant, Messieurs, un mot sur la statue au pied de laquelle nous parlons. — Œuvre d'un artiste moins célèbre, quant à présent, que ne l'était David, qui sut faire passer, dans celle du Val-de-Grâce comme dans toutes ses compositions, le souffle patriotique qui animait et dirigeait son ciseau, elle n'en est pas moins remarquable. — Sobre de gestes, simple de pose, riche d'effet, noble d'attitude, elle nous représente bien Larrey dans un de ces jours solennels où l'un de ses biographes a pu dire de lui *qu'il était beau sur le champ de bataille*, et que nos soldats, qui l'avaient surnommé *la Providence*, avaient plus de confiance *quand ils le savaient là* !.....

« Hommage magnifique rendu par des hommes simples, dont le dévouement ne raisonne ni ne marchande, à celui dont la moindre pensée tendit toujours au soulagement de l'humanité. Aussi, Messieurs, Larrey, né chirurgien et homme de bien comme d'autres naissent orateurs et poètes, s'éteignit-il avec cette tranquillité qui est le propre des justes. Son cœur avait battu 76 ans pour la France, pour l'honneur, la vertu, l'humanité. Son nom restera célèbre dans nos fastes militaires et civils. Inscrit depuis longtemps déjà sur l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, ce Panthéon des gloires du premier Empire, qu'il brille aussi comme un phare au front de notre modeste cité, afin d'encourager et de réchauffer nos âmes, s'il en était besoin !.....

« Perpétuer le souvenir des hommes illustres, Messieurs, c'est augmenter encore l'éclat de l'histoire, c'est doubler son attrait et en faire une sorte de pépinière de toutes les ver-

tus civiques. Honneur donc à vos autorités départementales, qui ont essayé d'atteindre ce but en accueillant le vœu de la Société académique. — Honneur surtout à votre municipalité, qui a fait acte de si bon goût en érigeant la statue de Larrey sur la place où nous sommes, en face de ces valeureux soldats qui, si l'occasion s'en présentait, renouvelleraient les miracles de leurs devanciers et montreraient de nouveau à l'étranger que les champs d'Austerlitz et de Wagram sont verts encore à cette heure, comme au temps de nos glorieuses batailles. »

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. JOLY.

« Messieurs,

« Si l'armée élève une colonne à la recon-
« naissance, disait le vainqueur d'Austerlitz,
« elle doit l'ériger à Larrey. »

« Depuis longtemps l'armée, ou plutôt la France a payé sa dette. Aujourd'hui, Messieurs, vous acquittez dignement la vôtre.

« Pénétré du sentiment qui vous anime, je viens d'abord unir mon cœur à vos cœurs, et offrir ensuite, au nom de l'Académie impériale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, un hommage sincère de vénérations et de gratitude à cet homme de bien, à ce *héros d'humanité*, dont la ville de Tarbes veut à son tour éterniser aujourd'hui la gloire cosmopolite et les nombreux bienfaits.

« Vous auriez aimé, j'en suis sûr, entendre le neveu lui-même de l'illustre chirurgien en chef de la Grande Armée vous raconter, en puisant dans ses plus chers souvenirs, et les humbles débuts et la glorieuse fin d'une existence qui ne fut qu'une longue série de travaux utiles, de dévouements sans bornes, de vertus sans ostentation. Mais il a craint de succomber sous le poids des émotions qui nous dominent tous, et c'est moi que son indulgente amitié a chargé de l'honorable, mais délicate mission de le représenter.

« Pour louer Larrey d'une manière digne de lui, il me faudrait, je le sens, posséder ses talents et surtout ses vertus. Cependant, malgré la profonde conviction de mon insuffisance à ce double point de vue, j'ai cru que *reconnaissance oblige* à un très-haut degré, et j'ai cédé,

avec une sorte d'entraînement de cœur, au désir si flatteur pour moi, que m'exprimait non seulement le neveu bien-aimé, mais encore le digne fils du bon, de l'excellent Larrey.

« Voilà pourquoi et comment je suis venu prendre part à cette solennité dans laquelle, par un sentiment d'exquise délicatesse, vous avez voulu fêter, en un même jour, deux gloires également chères à la France, la gloire des armes et la gloire du talent.

« Du reste, Messieurs, est-ce un simple hasard, ou bien plutôt est-ce un mystérieux pressentiment de l'âme qui, il y a un mois à peine, me conduisait à Paris, dans la cour d'honneur du Val-de-Grâce, devant ce bronze majestueux qui reproduit, avec tant de fidélité, non seulement les traits du chirurgien en chef de la Grande Armée, mais encore les principales phases de sa vie si active, si dévouée, si utilement remplie ?

« Seul et recueilli devant cette noble figure, j'aimais à y lire, comme vous pouvez le faire ici-même, grâce à un généreux talent (1), j'aimais à lire sur ce mâle visage l'expression d'une vaste intelligence et d'une rare énergie de caractère, alliées à cette bonté compatissante qui commandait le respect et attirait l'estime, la confiance et l'affection.

« En face des bas-reliefs dont le patriotique génie de David a décoré le socle de la statue, je repassais dans mon esprit les diverses péripéties de cette merveilleuse épopée, dont Larrey fut l'un des héros le plus vraiment dignes de ce nom.

« Je le suivais à Aboukir, à Saint-Jean-d'Acre, à Héliopolis, au pied des Pyramides. Je le voyais au grand Caire, comme à Madrid, défendre, l'épée à la main, ses chers blessés contre le fanatisme musulman ou la fureur des Espa-

(1) M. Badiou de Latronchère.

gnols. A Eylau, il était là, sous la mitraille, la tête nue, les pieds dans la neige, restant trente heures sans nourriture, et occupé sans relâche à panser les plaies, à étancher le sang presque glacé des malheureuses victimes du combat. Mon âme et mes regards le cherchaient avec anxiété, tantôt au milieu des pestiférés de Jaffa, tantôt sur le pont à demi détruit de la Bérésina, lorsque, s'échappant presque avec violence des bras de ses amis épouvantés de son courage, il allait reconquérir, malgré les balles et les épées dirigées contre lui, ses instruments de chirurgie restés sur l'autre rive.

« Austerlitz, Friedland, Wagram, Iéna m'apparaissaient avec leurs brillants trophées, Moscou et Waterloo avec leurs sanglants désastres, et partout je retrouvais Larrey, semblable au bon génie de la Science et de l'Humanité, opérant les blessés lorsque, suivant la belle expression de Guillemeau, «ils ont encore le cœur gonflé d'honneur » leur prodiguant ses soins sans distinction de rang ni de nationalité, encourageant du geste et de la voix ceux qui peuvent marcher encore, relevant ceux qui tombent, partageant avec eux ses vêtements et son morceau de pain, portant sa gourde aux lèvres des mourants, et leur faisant entendre ces accents du cœur qui donnent un certain charme même au suprême adieu.

« Puis il m'apparaissait blessé, sanglant, menacé de mort et miraculeusement sauvé par ce feld-maréchal prussien (1) dont il avait lui-même sauvé le fils, mais regrettant sans doute de n'être pas tombé, avec les soldats de Cambronne, sur ce champ de bataille maudit, où

« L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
« Les regarda sans peur pour la première fois. »

CASIMIR DELAVIGNE.

(1) Le feld-maréchal Blücher.

« Mais si la victoire a cruellement abandonné nos drapeaux, Larrey, ce type de l'honneur, demeure fidèle à l'honneur et à la reconnaissance. Bien plus, il sollicite de César, trahi et délaissé, la douloureuse faveur de partager son exil, comme il a partagé sa gloire et ses triomphes.

« Profondément ému et comme fasciné par tant de nobles souvenirs, j'associais dans ma pensée l'image du grand capitaine à celle du grand chirurgien, et j'entendais l'un rendre à l'autre ce témoignage dicté par la justice et l'estime: « Larrey est l'homme le plus vertueux que j'aie connu. » Que pourrai-je ajouter, Messieurs, après un pareil éloge sorti d'une pareille bouche ? N'est-il pas à lui seul le sceau glorieux de l'immortalité ?

« Que dire, d'ailleurs, que ne vous aient déjà dit mille fois mieux que je ne pourrais le faire, ces voix éloquentes qui tout à l'heure vous tenaient sous le charme, et qui retentissent encore dans vos âmes ?

« Aussi me bornerai-je à vous raconter en peu de mots les obscurs commencements d'une carrière devenue depuis si brillante et si pleine d'enseignements pour nos fils et pour nous.

« Suivons donc dans ses débuts le pauvre orphelin de la Bigorre, qui déjà se prépare à devenir un grand homme. Il était à peine âgé de treize ans, quand il quitta pour la première fois cette humble maison, que l'ingénieuse piété d'un fils a transformée en un vrai sanctuaire, dont ce même fils est aujourd'hui la Providence.

« Le futur baron de l'Empire était alors appelé à Toulouse par l'inquiète sollicitude et la tendresse toute paternelle d'un oncle dont la bonté égalait le savoir. Cet homme de bien, quelques-uns de vous l'ont connu peut-être, ne serait-ce que par ses bienfaits. Il se nommait Alexis Larrey, et il était alors chirurgien en

chef de l'hospice de La Grave. Non content d'envoyer son neveu au collége de l'Esquille, en ce temps-là très renommé, Alexis Larrey s'appliqua lui-même à jeter dans cette jeune âme ces germes précieux d'honneur et de probité qui firent de son élève un des caractères les plus fortement trempés de cette époque, où l'on en vit surgir tant d'autres, à côté desquels il brille encore au premier rang.

« Un peu plus tard (1782), Alexis lui enseigna l'anatomie et la chirurgie ; il lui enseigna surtout à porter ses regards au-delà des tristes murs d'un amphithéâtre, à voir dans la merveilleuse organisation de l'homme autre chose qu'une machine à ressorts bien montés, dans la maladie autre chose que le cri de l'organe souffrant Il lui enseigna surtout à regarder l'être qui souffre comme un frère, dans le sens le plus largement évangélique de ce mot, et le mourant comme une âme qui retourne au sein du Dieu qui l'a créée.

« Au nombre des condisciples du jeune Larrey se trouvaient, outre François Larrey, son frère, Fages et Delpech, comme lui sans fortune, mais comme lui doués de cette énergique volonté qui caractérise les grandes âmes, et qui arrive au but en dépit des obstacles et des difficultés

« On sait que Fages et Delpech devinrent, quelques années après, deux des professeurs les plus distingués de la Faculté de médecine de Montpellier, et qu'ils aimaient à rappeler cet heureux temps de leur adolescence, où les bontés si délicates d'Alexis Larrey adoucissaient pour eux les rigueurs de la fortune et les ennuis d'un long noviciat.

« François Larrey mourut à Nîmes, très jeune encore, laissant après lui des ouvrages estimés, de très honorables souvenirs et d'unanimes regrets. Evidemment, noblesse oblige et se transmet.

« Quant à Jean-Dominique, grâce à sa vive intelligence, stimulée sans aucun doute par le précepte et l'exemple, par le vif désir de se créer une position indépendante, et surtout pour un profond sentiment de gratitude envers son oncle Alexis, il achève en peu d'années le cours complet de ses études médicales, et en 1787, sans appui, sans protection, sans autres ressources qu'une bourse aux flancs peu rebondis, sans autre recommandation que son précoce talent, il se dirige, à pied, vers la capitale, et se rend droit à l'Ecole de médecine. Là, une affiche lui apprend qu'un concours est ouvert pour plusieurs emplois de chirurgien de marine. L'ex-étudiant toulousain entre en lice, il est vainqueur, envoyé à Brest, et nommé chirurgien-major des vaisseaux du roi. Il n'avait pas encore 21 ans accomplis, c'est-à-dire, l'âge réglementaire. Mais il avait subi ses épreuves avec une telle distinction, que ses chefs crurent devoir faire fléchir en sa faveur la lettre même du règlement.

« Il entreprit alors, non sans fruit pour son instruction personnelle, un voyage à l'île de Terre-Neuve. Mais, bientôt rappelé en France par les graves événements qui devaient, avant peu, changer la face du monde, il partit pour l'armée du Rhin avec les enfants de Paris, en qualité d'aide-major.

« Nous ne suivrons pas le jeune chirurgien dans sa carrière pourtant si dramatique, pas plus que nous ne vous entretiendrons de ses travaux appréciés d'ailleurs avec une si magistrale autorité par M. Jules Cloquet, de l'Institut, et analysés avec tant d'exactitude M. l'inspecteur général Cazalas.

« Mais nous ne saurions, sans la plus noire ingratitude, passer complètement sous silence ce qu'il fit pour cette ville de Toulouse, où s'écoula sa studieuse enfance.

« Ce trait, ajouté à tant d'autres, vous prou-

vera une fois de plus que, dans cette âme d'élite, il n'y eut jamais place pour l'indifférence, et encore moins pour l'oubli. Larrey, dit-on, n'avait pas la mémoire des langues ; mais il avait très certainement la mémoire du cœur.

« C'était en l'an 1806. Napoléon, vainqueur à Vienne, se trouvait alors à Schœnbrunn. Larrey s'y trouvait avec lui. « Quelle faveur, ou plutôt quelle justice puis-je vous accorder, dit l'Empereur à l'ancien aide-major de Toulouse, en récompense des soins dévoués que vous avez prodigués à mes braves soldats ?

« Je ne demande rien pour moi-même, répondit modestement Larrey; mais je serais heureux que la ville de Toulouse, où j'ai reçu les premiers préceptes de l'art de guérir, ne fût pas privée plus longtemps d'un enseignement médical régulier et complet.

« Un décret signé de Schœnbrunn, le 1er mai 1806, créait l'Ecole de Médecine à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, et qui est justement fière de sa noble origine.

« Etre Toulousain était aux yeux du baron Larrey un titre suffisant à sa bienveillance et à sa protection; et ils sont nombreux ceux qu'il se plut à obliger de sa bourse ou à protéger de son crédit.

« Je ne vous dirai rien des titres scientifiques du baron Larrey, si ce n'est qu'à l'exemple de presque toutes les Académies nationales ou étrangères, la Société de médecine et l'Académie impériale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse s'empressèrent de l'associer à leurs travaux.

« N'attendez pas non plus de moi, Messieurs, que je vous trace le tableau, même très raccourci, des importants progrès que l'illustre élève d'Alexis Larrey a fait faire à la médecine opératoire. Encore moins puis-je vous indiquer l'heureuse et nouvelle direction qu'il sut imprimer à la chirurgie militaire, ainsi qu'aux di-

verses branches du service sanitaire des armées. J'aime bien mieux vous citer, en terminant, cette appréciation si vraie d'un savant général qui, paraît-il, manie la plume aussi bien que l'épée. « Ce fut, dit le général baron Ambert, ce fut de l'enthousiasme des premières campagnes de la Révolution, de cet enthousiasme où la philanthropie et l'ardeur guerrière se mêlaient d'une manière incomparable, que sortit la chirurgie militaire. Larrey en fut le véritable créateur, ou du moins il lui fit faire de rapides et incontestables progrès. Il fit plus, il lui imprima, à son image, ce caractère d'humanité infatigable, de dévouement absolu, qui n'ont pas cessé de la distinguer. Larrey fit mieux que constituer la chose : il créa l'homme, cet homme que nous avons vu aux bivouacs de l'Afrique, aux champs désolés de la Dobrutcha, aux tranchées de Sébastopol, à l'assaut de Malakoff, en Italie, en Chine, en Syrie, partout où combattaient les soldats de la France (1). »

« Ajoutons, sans autre crainte que celle de causer une innocente blessure à une excessive modestie, ajoutons que cet homme est celui-là même dont vous avez vu tout à l'heure les yeux mouillés de douces larmes, dont le cœur se gonfle en ce moment d'un légitime orgueil, et qui continue parmi nous les traditions de savoir, de bonté, d'honneur et de vertu que lui a léguées son père.

«Bonaparte, devenu Empereur, récompensa comme il le pouvait, comme il le devait, j'oserai dire, tant d'éminents services. Lorsque l'Ordre de la légion d'Honneur fut institué, Larrey en reçut les insignes des mains de Napoléon lui-même. A Eylau, il fut nommé commandeur, à Vienne, il fut créé baron de l'Empire. Mais il est un titre plus beau que

(1) Général baron Ambert, *Portrait-Militaire*, dans la Revue contemporaine, tome XXXI, 2e série, 1863.

***

tous ces titres, ou du moins qui vient en rehausser l'éclat : c'est celui de martyr de la science, de bienfaiteur de l'humanité, que lui ont décerné et la science, et l'humanité, et la patrie reconnaissantes.

Ai-je besoin de vous dire après cela, Messieurs, que la mort de votre illustre compatriote fut un deuil immense, un deuil universel ? Ai-je besoin de vous rappeler qu'il mourut comme il avait vécu, c'est-à-dire au champ d'honneur, et en servant la science et sa patrie? Heureusement pour toutes deux, heureusement pour nous-mêmes, il revit dans son digne fils, il revit dans ses œuvres, il revit dans ce bronze, symbole expressif de l'immortalité réservée à sa gloire si pure, à son nom partout si vénéré. Honneur donc au grand chirurgien de la Grande Armée ! Reconnaissance à la cité de Tarbes ! Gloire au village de Baudéan !

Voici les noms des membres de la famille de M. le baron Larrey, qui ont assisté à l'inauguration de la statue de son père :

M. Auguste Larrey, docteur-médecin à Toulouse ;

M Ulysse Larrey, docteur-médecin à Montfrin (Gard) ;

M. Perrier, chirurgien en chef de l'hôtel des Invalides ;

M. Dalheizette, censeur des études au lycée d'Auch ;

M. Lacanal, propriétaire à Baudéan ;

M. Pébay, propriétaire à Baudéan ;

M. Semmartin, professeur au lycée de Tarbes.

Après la cérémonie, quand la nuit fut arrivée, la gracieuse décoration de feuillage qui avait orné l'enceinte réservée, a été remplacée par une brillante illumination dont les ingénieux dessins ont donné à toute la promenade un aspect féerique. La statue de Larrey se détachait sur un fond de lumière éclatante. Le corps de musique du 9e chasseurs a exécuté de délicieuses symphonies, aux applaudissements de la foule immense qui, jusqu'à une heure assez avancée dans la nuit, a stationné sur le Cours Napoléon, ravie par la magnificence du spectacle.

Dans l'intérieur de la ville, les édifices publics et les maisons particulières étaient aussi très brillamment illuminés.

C'est nous rendre l'interprète de l'opinion publique qu'adresser les remerciements les plus sincères à M. Tiffon, architecte municipal de Tarbes, qui a présidé à tous les travaux pour la pose de la statue et ordonné les préparatifs de la fête. Il a mis et tout son zèle et tout son dévouement à la disposition du comité dont il était membre. Parfaitement secondé par l'architecte-adjoint, M. Larrieu, son habileté et son bon goût ont obtenu des résultats qui méritent tous les éloges.

Mardi soir, M. le baron Larrey a donné un grand dîner dans le salon de l'Hôtel de la Paix. Les invités étaient les principales autorités civiles et militaires, Mgr l'Evêque de Tarbes, le corps médical de la ville et de la garnison, MM. Jules Cloquet, Cazalas et Joly, M. le maire et M. le curé de Baudéan, M. Jubinal, député, les membres de la commission

municipale et du comité de souscription pour l'érection de la statue.

A la fin du repas, M. le vicomte de La Garde, maire de Tarbes, a porté le toast suivant :

« Messieurs,

« Tout a été dit et admirablement dit, au nom de l'Empereur, de la science, de l'armée, du pays, qui tour à tour s'associent à cette fête, en réclament la pensée et en revendiquent l'honneur.

« Et cependant, Messieurs, quelqu'un a parlé mieux que vous tous, et ce quelqu'un, c'est tout le monde.

« Votre affection, votre vénération pour une grande mémoire, me permettent de dire que vos voix, si noblement inspirées, ont été couvertes par la grande voix de ce département.

« Vous avez éloquemment détaillé la gloire de Larrey; mais, dans un seul cri d'enthousiasme son pays natal a confondu l'illustre savant, le grand citoyen, et, par-dessus tout, l'homme au cœur profondément humain.

« Larrey posséda en effet tous les mérites et toutes les vertus.

« Il fut savant parmi les savants, au moment où la science préludait aux grandes choses qui devaient immortaliser ce siècle.

« Il se fit remarquer par son courage militaire et à quelle époque, vous le savez.

« Il eut un courage plus rare et peut-être plus difficile encore, le courage civil et la volonté qui brisait les trônes, s'arrêta émue, reconnaissante, devant le témoignage du plus honnête homme qu'elle eût connu.

« Larrey méritait tous les bonheurs et les aura tous eus.

« Il acquit (ce que le dévouement le plus absolu, l'intelligence la plus élevée craignent encore de ne pas atteindre), il acquit la certitude

des services immenses qu'il rendait à la grande armée, dont il était l'idole.

« Il compta ou plutôt, il ne compta plus les bras conservés à la patrie, les existences conservées à l'humanité.

« Et ce fut pour lui la plus belle, la plus grande récompense.

« Il était en possession de l'admiration de la reconnaissance européenne, lorsque du fond de son exil le héros légendaire de ce siècle lui légua, ce qu'il pouvait donner encore. . . : l'immortalité !

« Et aujourd'hui, des régions sereines où il est placé, il a vu sous un autre Napoléon, un autre Larrey, aux pieds de la statue que lui a dressée son pays natal.

« Il a vu le noble *attendrissement* de ce fils chéri.

« Il sait et nous devinons que comprendre si bien la gloire, c'est presque la toucher de la main.

« La ville de Tarbes, que je suis heureux et fier de représenter, conservera *à jamais* le souvenir d'une fête si glorieuse pour tous.

« Elle gardera avec amour et respect le bronze vénéré, que vous tous lui avez confié.

« Il lui semble que le père et le fils lui appartiennent aujourd'hui d'une manière plus indissoluble encore.

« En son nom, je bois à la gloire du passé, au bonheur du présent, à l'espérance de l'avenir. »

Aux deux Larrey, la ville de Tarbes !

A ce toast, auquel tous les convives se sont associés par des bravos enthousiastes, M. le baron Larrey a répondu par une improvisation que nous regrettons bien vivement de ne pouvoir reproduire. Dans les termes les plus touchants, il a exprimé son affection pour ses

concitoyens des Hautes-Pyrénées, et il a dit, en terminant, que c'était une bien vive joie pour son cœur que de se sentir adopté, comme il l'est, par le département où est né son père.

Cette allocution si cordiale, si sympathique, a pénétré tous les cœurs des émotions les plus douces ; et des acclamations pleines de gratitude y ont répondu.

M. le Préfet a porté un toast à M. Jules Cloquet ; il a remercié l'illustre professeur, qui avait bien voulu prêter à la fête de la ville de Tarbes et du département l'éclat de son talent et de sa réputation, et lui a exprimé les sentiments de gratitude que conserverait envers lui la population qu'il avait honorée de sa présence.

M. Jubinal a demandé la parole, et au milieu de l'attention générale que charmaient la verve et les préoccupations artistiques de l'orateur, il a adressé à l'honorable sculpteur les paroles ci-après :

« Messieurs,

« Permettez-moi de porter un toast, non pas à la santé de M. Badiou de Latronchère, l'artiste distingué auquel nous devons la statue qui depuis hier décore notre ville, sa santé n'en a pas besoin ; mais à son talent jeune encore, qui ne demande qu'à devenir plus vigoureux et plus fort.

« En transportant chez nous, par son œuvre, la tradition et l'exemple des grandes écoles parisiennes, M. Badiou de Latronchère, indépendamment du côté moral qui est l'encouragement au bien, rend encore à notre pays un service plus intime et pour ainsi dire personnel. Il nous apprend à assouplir la pierre et le bronze à la volonté de l'homme. Nous avons le marbre sous la main, car il forme en quelque sorte la charpente de nos montagnes qui ne sont, à proprement

parler, qu'un ossuaire de statues en germe; mais la pratique nous manque un peu pour nous en servir. A quoi appliquons-nous, jusqu'ici, la sculpture, soit à Tarbes, soit à Bagnères ? A l'ornementation des objets usuels, au décor de nos maisons, — mais nous l'appliquons très peu (à l'exception du très regrettable Nelli, dont je me plais à rappeler ici la mémoire), à la représentation, à l'illustration de la figure humaine.

« Que nos jeunes artistes locaux en usent désormais davantage en ce sens ; qu'ils peuplent, sinon de statues, car il ne faut pas en être prodigue, du moins de bustes, nos places publiques, nos bibliothèques, nos musées. Les sujets ne leur manqueront pas.

« En voici deux que je recommande au ciseau élégant et fidèle de M. Badiou de Latronchère.

« Le premier est celui de d'Espourrin, ce Goudouli de notre pays, ce chantre mélodieux de nos montagnes, dont les compositions célèbrent les joies, les amours, les tristesses de nos pasteurs, dans les hautes solitudes, et jusques au sein de nos verts glaciers, ces *ateliers suprêmes de la nature*, comme on les appelle. Un beau buste de d'Espourrin, placé dans la vallée d'Argelès, soit auprès de la chapelle de *Piétat*, soit au bas du côteau de Davantagues, en face de la maison qu'habita le poète, serait visité par tous les étrangers, salué en passant par tout le monde, et si la moitié seulement de ceux que les chants du barde montagnard ont émus, intéressés ou amusés donnaient chacun quelques centimes pour la réalisation du vœu que j'exprime, soyons en bien assurés, Messieurs, ce n'est pas en marbre, c'est en or que serait le buste. (Vifs applaudissements).

« Quant à la seconde œuvre que je demande encore au ciseau de M. Badiou de Latronchère, c'est aussi un témoignage de reconnaissance de notre pays. Je voudrais qu'un jour Tarbes et Bagnères, unis déjà par tant de liens et dont le chemin de fer ne fait plus qu'une seule ville, se rendissent processionnellement, à travers la vallée de Campan, cette Tempé de la France, jusqu'au sommet du Pic du Midi, ce roi de nos montagnes, et que là dans une niche, comme un

saint (un des saints de la science et du génie), le buste de Ramond fût déposé, ayant sous lui le Tourmalet, devenu désormais, grâce à l'Empereur, une simple route thermale ; à sa droite le Vignemale, père des orages ; à sa gauche, dans le lointain de l'horizon, la Maladetta ; en face de lui Néouvielle, la brèche de Roland, le Cirque, le Taillon et sur tout ce Mont-Perdu qu'il a tant cherché, qu'il a fini par trouver au risque de sa vie, et avec les souvenirs duquel il a fait un livre qui n'est rien moins qu'un chef-d'œuvre. (Nouveaux applaudissements.)

« Si je ne m'illusionne, il me semble que la meilleure place d'un buste de Ramond est bien celle que j'indique — au milieu des géants de la chaîne pyrénéenne — bravant la tourmente et la tempête, — sous la protection des aigles, sous le regard de Dieu, et contemplant avec ses yeux de marbre, cette vaste pyramide de neige que Ramond gravit le premier et dont il a écrit l'histoire.

« Voilà, Messieurs, ce que je voudrais. A M. Badiou d'exécuter l'œuvre. A nous de la placer poétiquement. (Vifs applaudissements.)

M. Badiou de Latronchère, après avoir remercié en quelques mots M. Jubinal, a cédé la parole à M. Joly, professeur de la Faculté des sciences de Toulouse, en le priant d'exprimer à toute la réunion le sentiment de reconnaissance que lui faisait éprouver la sympathie dont il était l'objet. M. Joly s'est exprimé ainsi :

« Messieurs,

« Trop ému pour pouvoir vous répondre, M. Badiou de Latronchère me charge d'être auprès de vous l'interprète de ses sentiments de profonde gratitude pour les éloges si gracieux et si mérités que vous venez de donner à son œuvre et à son talent. J'en ai la ferme confiance : les vœux que vous avez exprimés seront remplis, et un jour le buste de Ramond et celui de votre poète d'Espourrin, figureront sur quelque point de ces monta-

gues que l'un et l'autre ont illustrées. M. Badiou vous promet de faire tout ce qu'il pourra : or en ciselant cette belle statue de Larrey que nous admirons tous, il nous a clairement prouvé qu'il peut beaucoup et par le cœur et par l'intelligence. »

Cette allocution, si noblement inspirée, a été couverte de bravos.

Après avoir ainsi répondu, au nom de M. Badiou de Latronchère, M. le docteur Joly a porté le toast suivant.

« A Larrey, Alexis, chirurgien en chef de l'hospice de La Grave, au premier maître de Jean Dominique Larrey, à celui dont les leçons et les exemples ont si puissamment contribué à former l'homme le plus vertueux que l'Empereur ait connu. »

Lundi, avant la cérémonie de l'inauguration de la statue, MM. les membres du corps médical des Hautes-Pyrénées se sont rendus, en grand nombre, à l'hôtel de la paix, pour présenter leurs hommages à M. le baron Larrey. M. le docteur Vignes, médecin en chef de l'hospice de Tarbes, portant la parole au nom de ses confrères, s'est exprimé ainsi.

« Très éminent confrère,

« Le département des Hautes-Pyrénées va élever une statue au plus accompli de ses enfants, au baron Larrey, votre illustre père.

« Le bronze, que M. de Latronchère a vivifié de son génie, transmettra aux générations futures le souvenir de cette vie qui fut marquée par les qualités les plus solides et par les actions les plus brillantes.

« Il leur dira que Larrey fut le modèle des chirurgiens militaires par son dévouement absolu pour le soldat, qu'il poussa jusqu'à l'entier oubli de lui-même ; qu'il cultiva la science, partout et toujours, sur terre et sur mer, dans le

silence de la paix et dans le tumulte des combats et qu'il étendit ses limites par son esprit inventif.

« Il leur dira aussi qu'il eut le rare mérite de faire connaître la vérité à son souverain, même dans des circonstances délicates, et qu'il fut proclamé, à la face du monde, l'homme le plus vertueux de son siècle, par le juge le plus compétent et le moins suspect.

« Ce jour, très éminent confrère, sera pour vous, le digne héritier de son nom et son émule de gloire, un jour heureux.

« Il sera aussi un beau jour pour le corps médical tout entier, qui trouve dans le nom de Larrey son plus beau titre de gloire et qui vient prendre une part active à cette manifestation éclatante.

« Les médecins militaires de la garnison et les médecins civils du département viennent, par mon organe, s'associer à votre joie et vous offrir leurs sincères félicitations. »

M. le baron Larrey a répondu en exprimant des sentiments pleins de bienveillance et de confraternité, dont les membres du corps médical garderont un précieux souvenir.

SEPTAVAUX.